

576

Cinquième année, N° 48

Édition de Bruxelles  
1926

23. FEV. 1926

Publication hebdomadaire

Un an : 25 frs ; six mois : 15 frs.

Le numéro : 75 centimes

# La revue catholique des idées et des faits

Brossin  
7

UT SINT UNUM!

vendredi 19 février 1926

## Sommaire :

Raymond Lulle, le docteur illuminé

La faillite du socialisme

La véritable Histoire

L'idée de défense sociale

La grande pitié de la Terre Sainte

Maurice Dullaert

Comte Perovsky

G -K. Chesterton

Edmond Rubbens

Robert Vallery-Radot

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Paix du Cardinal, Mgr J. Schyrgens. — Les « fruits » de Locarno. — Tchecoslovaquie. — Chine. — Arabie.

## La Semaine

♦ Les accords de Locarno ne porteront leurs fruits de paix que si les parties contractantes, sans compter les Etats-Unis et la Russie, renoncent à la course aux armements.

Sans limitation des armements, sans entente pour réduire à un minimum raisonnable les dépenses militaires, tôt ou tard l'accumulation d'engins de guerre conduira fatalement à une nouvelle conflagration.

Une conférence pour le désarmement était annoncée. On a dû la remettre. Ce n'est, hélas! pas encore demain que les puissances s'entendront pour alléger le poids qui pèse sur les épaules des peuples, particulièrement sur celles des nations appauvries par la guerre.

Comment désarmer quand le bolchevisme rêve toujours de conquérir le monde? Comment éviter qu'une conférence pour le désarmement ne soit un moyen employé par certaines puissances pour limiter, à leur profit, les armements... des autres?...

Et pourtant, sans désarmement pas de paix stable, sans désarmement pas de S. D. N. efficace, sans désarmement pas de reconstruction économique ni de restauration financière.

Et les petits pays surtout sont intéressés à la réussite d'une conférence sur le désarmement, car ils sont les plus exposés aux abus militaristes des grandes puissances.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

## Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90.000.000      SOCIÉTÉ ANONYME      RÉSERVES : 26.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :  
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX  
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette  
VILVORDE, 18, Rue de Louvain  
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 6.00 %  
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) . 6.25 %  
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 6.75 %

**Avec facilité de retrait anticipé :**

1° Après le cinquième mois . . . . . 6.65 %  
2° Après le quatrième mois . . . . . 6.55 %  
3° Après le troisième mois . . . . . 6.45 %  
4° Après le deuxième mois . . . . . 6.35 %  
5° Après un mois . . . . . 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

## L'Italie      La Côte d'Azur L'Algérie      L'Égypte Croisières en Méditerranée

### VOYAGE AUTOUR DU MONDE

*Billet valable pendant deux ans*

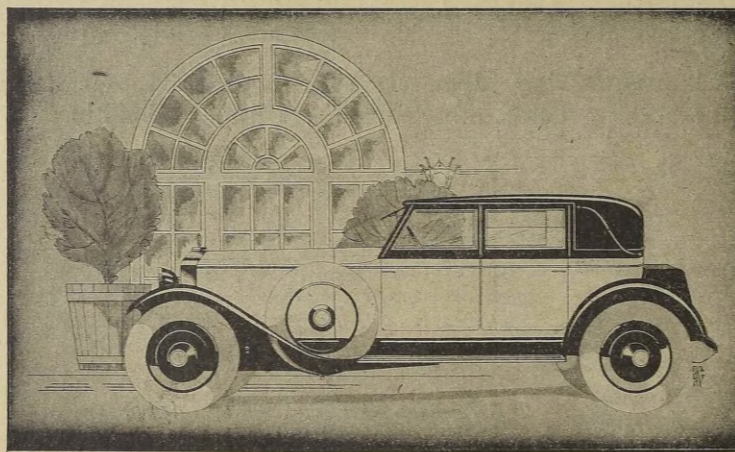
Billets de chemin de fer pour tous pays  
Billets de navigation aux tarifs officiels  
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées  
et étudiées par notre département :*  
**VOYAGES A FORFAIT**

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement  
sur demande*

**LE GLOBE**      avenue Louise, 3  
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



### CARROSSERIE

## VAN DEN PLAS

Soc. An.      Bruxelles      Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

**SPORT**

**TAPIS**  
BATTAGE      NETTOYAGE      TEINTURE      DÉSINFECTION

### TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

*Fondée en 1851*

**J<sup>N</sup> & J<sup>H</sup> TOBY FRÈRES**

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

# GRANDE MAISON de BLANC

Rue Marché  
aux Poulets

## BRUXELLES

Première  
Communion

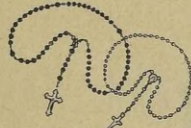


**BENITIERS**  
cristal, application veiel  
argent 42



**COURONNE**  
tulle et soie, ornée  
rubans

12.90  
9.90 et 7.90



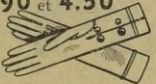
**CHAPELETS**  
boule cristal  
chainemétal  
argenté 3.95  
argent, qua-  
lité extra  
25 et  
15.50



**BOITE** décorée métal  
argenté garni d'un joli  
chapelet 17

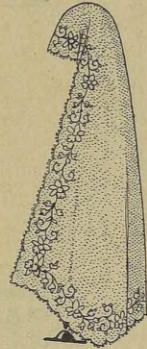


**POCHETTE** linon,  
ornée dentelle Luxeuil  
5.90 et 4.50



**GANTS** chevreau pour  
enfants, blancs et  
couleurs 10.50

**AUMONIERE**  
voile, orné  
rubans  
12.90  
8.90  
et  
5.25



**VOILE** tulle, jolie  
guirlande brodée  
1<sup>m</sup>20 x 1<sup>m</sup>75  
29, 22.90  
et 17.90



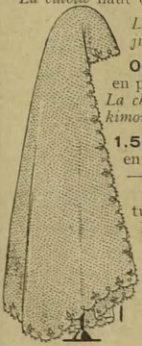
**PARURE** batiste chiffon, ornée  
jours et pois brodés main

La chemise jour 3.50  
haut 0<sup>m</sup>35  
La culotte haut 0<sup>m</sup>25 5.50

La combinaison-  
jupe haut 0<sup>m</sup>40  
0.75 4.90  
en plus par 0<sup>m</sup>05

La chemise nuit  
kimono haut 0<sup>m</sup>50  
1.50 7.40  
en plus par 0<sup>m</sup>05

**VOILE** brodé,  
tulle extra, mail-  
les fortes  
1<sup>m</sup>15 x 1<sup>m</sup>45  
19.90  
14.90  
10.90



**ROBE** crêpe de chine pure soie,  
double jupe formant godets, cor-  
sage garni broderie haut 0<sup>m</sup>80  
5 en plus par taille 179



**COURONNE**  
nansouk plissé,  
garnie perles et  
ruban

**PLAQUETTE**  
onyx, orné sujet  
artistique,  
vieil argent 69

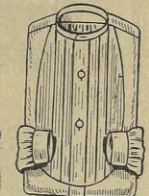
19.50, 17.90 et 15.90



**ROBE** voile qualité extra, garnie  
jours à la main et plus haut 0<sup>m</sup>80  
3 en plus par taille 55  
La même en crêpe de Chine  
pure soie 95

**ROBE** haute couture formant  
tunique, crêpe Georgette pure soie,  
extra, orné dentelle haut 0<sup>m</sup>80  
7 en plus par taille 235  
La même en crêpe 159

**GANTS** pur fil  
pour enfants,  
blanc et noir 2.45



**CHEMISE** 1<sup>re</sup> com-  
munion shirting extra,  
devant reps à plis  
8 ans 15.50  
1 en plus par taille



**COL** percale extra  
3.75



**BAS** pour  
1<sup>re</sup> com-  
munion coton  
blanc uni  
3.75  
à côtes

**AUMONIERE**  
poncée,  
orné plis  
et rubans  
8.25  
mode 10.50

22.50, 19.90 et 16.90

**CREPE TANAGRA** mi-soie, blanc, noir et  
nuances mode Larg 1<sup>m</sup>  
Le Mètre 12.50

**BENGALINE** pure laine, très flou, blanc et  
nuances nouvelles  
Le Mètre 19.50

**CREPE DE CHINE** pure soie, extra, blanc,  
noir et tons mode Larg 1<sup>m</sup>  
Le Mètre 29

**CHOCOLAT**

**D  
U  
C**

**CHOCOL**



**DU C ANVERS**

La

**Grande  
Marque  
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

**DUPAIX**

TÉLÉPHONE 2,3116

CHAPRAUX

CANNES

PARAPLUIES

*27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles*

**"SWAN"**

**CRÉDIT  
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

**BANQUE - CHANGE - BOURSE**

# Raymond Lulle,

## le docteur illuminé

Interrogez sur Raymond Lulle la légende; elle vous contera qu'il poursuivit la transmutation des métaux et que si, fameux au moyen-âge, il échappe encore à l'oubli, c'est à titre d'alchimiste. Comme tous ceux qui cherchèrent la pierre philosophale, il passe parmi la foule tantôt pour sorcier, tantôt pour fol.

Le voici tel, une fois de plus, dans le livre soucieux pourtant d'exactitude que M. Emile Gabory vient de consacrer à Gilles de Rais, d'effroyable mémoire, à « la bête d'extermination » — c'est le juste nom que lui décerne Michélet — dont les monstrueux forfaits, trop dignes du gibet et du bûcher finals, joignirent aux atrocités néroniennes « tout ce que recouvrit la mer Morte et, par dessus encore, les sacrifices de ces dieux exécrables qui dévoraient les enfants ». Le grand œuvre fut, chacun le sait, la turlutaine du siècle. Ayant dilapidé d'immenses richesses, réduit aux abois, mais crédule autant que prodigue Gilles s'acharna vainement, dans ses maudits repaires de Machecoul et de Tiffauges, à reconquérir par la magie blanche, ensuite par la noire, ses trésors dissipés. C'est, pour son biographe, l'occasion toute naturelle de nous offrir quelques pages sur cette folie du temps, et M. Gabory ne manque pas d'y ranger bravement parmi les maîtres de la science hermétique deux bienheureux : Albert le Grand, qui enseigna l'Ange de l'école, et Raymond Lulle. Car on ne tue point les légendes; à l'image du phénix, elles renaissent perpétuellement de leurs cendres; mais encore n'est-il point fâcheux qu'un historien les aide à vivre ?

Interrogez la véridique histoire: elle témoigne que Raymond Lulle n'écrivit aucun des traités d'alchimie qu'on lui attribue et qui sont, les uns, d'un juif converti, Raymond de Tarrega, les autres d'auteurs inconnus qui, pour mieux propager leurs écrits et les soustraire plus sûrement aux recherches des tribunaux ecclésiastiques, les mettaient sous la sauvegarde d'un nom vénéré. Et l'histoire ajoute que Raymond Lulle ne manqua jamais de combattre en toute occasion la science illusoire du grand œuvre. C'est dans ses *Proverbes* qu'on trouve pour la première fois le dicton : *Plus valet argentum in bursa quam in mercurio.*

Evanoui l'alchimiste légendaire, il ne reste que le docteur illuminé, poète et théologien, apôtre et martyr, dont M. Marius André conta la vie singulière et sublime dans un petit livre excellent, trop peu lu.

Fils d'une antique race catalane qui venait de s'illustrer à la conquête de Majorque, Raymond Lulle naquit à Palma, en 1232. Sa jeunesse dissipée rappela celle du glorieux

Poverello d'Assise, ravi depuis peu à ses frères et dont Lulle repentant devait prendre, un jour, l'habit. Disciple accompli des troubadours provençaux, le brillant cavalier s'affichait sentimental avec esprit et licencieux avec élégance. En des poèmes légers ou brûlants, il célébrait cette radieuse et funeste beauté des femmes qui fut, suivant sa forte expression, la peste de ses yeux. Même époux et père, il ne s'assagit point, et son libertinage hardi continua de scandaliser une cour indulgente pourtant aux aventures coupables.

Il avait trente ans déjà lorsqu'un pathétique épisode brusqua soudain sa conversion. Lulle poursuivait d'une passion doublement adultère une des dames les plus belles et les plus vertueuses de Palma. En vain, tandis qu'il composait pour elle des vers enflammés, Jésus en croix lui était, à quatre reprises, apparu : Lulle s'était obstiné à terminer son poème qu'il avait fait remettre à Ambrosia de Castello. Il poussa même l'audace et la démence jusqu'à la suivre à cheval dans l'église Sainte-Eulalie, d'où les fidèles indignés chassèrent l'impie. C'est alors que cette fière chrétienne osa, pour le guérir d'un amour impur et se soustraire à d'offensantes obsessions, un geste héroïque. Ayant mandé Lulle chez elle, elle lui représenta vivement l'horreur de son péché, puis, se découvrant la poitrine, la lui fit voir épouvantablement rongée par un cancer : « La voilà, s'écria-t-elle, cette beauté fragile livrée à la pourriture avant même le tombeau ! Et c'est la vision que tu en avais créée qui obscurcit ton esprit au point de t'éloigner de la seule beauté de Dieu éternelle et suprêmement parfaite... » Ensuite elle se retira, laissant Raymond foudroyé. « Il entra chez lui, dit M. Marius André, chancelant, et se mit à genoux, bégayant des phrases enfiévrées où le nom du Seigneur était jeté pour un appel à des prières qu'il était incapable de formuler. Et alors « il plut à Jésus-Christ par un grande pitié » de lui apparaître une cinquième fois avec la même face douloureuse : il regarda le Sauveur du monde, et il vit les lèvres divines s'entr'ouvrir, et il entendit qu'elles disaient : Raymond, suis-moi ! Ce soir-là, Raymond ne se coucha pas et ne s'endormit point ; il resta agenouillé jusqu'à l'aube et versa une abondance de larmes. Il allait suivre son Sauveur ».

La chair était vaincue. Lulle comprit aussitôt qu'une mission l'appelait et il résolut d'y vouer sa vie, implorant de Dieu, pour récompense, la palme du martyr. Il serait l'apôtre des Sarrazins. Maîtres encore d'une partie de l'Espagne, de l'Afrique septentrionale, de la Palestine retombée sous le joug, ces peuples farouches demeuraient

une menace pour la chrétienté. Croisé pacifique, conquérant d'âmes, il irait les visiter, disputerait avec leurs docteurs, convaincraît d'erreur et de mensonge leur prophète, prêcherait dans leurs écoles et sur leurs places publiques la croix triomphante.

Mais, pour cette œuvre généreuse, tout lui manquait, la langue de ceux qu'il voulait enseigner comme la doctrine qu'il rêvait de répandre. Le gai savoir auquel seul il s'était appliqué ne suffisait point pour lutter, avec chance de victoire, contre les dialecticiens et les subtils sophistes de l'Islam. Il projetait donc d'aller s'asseoir quelques années sur les bancs de l'université de Paris, lorsque saint Raymond de Penyafort, averti d'en haut que cet extraordinaire néophyte n'aurait pas besoin de maîtres, lui conseilla de retourner à Palma, d'y prier et d'y méditer dans la solitude, et lui promit, de la part de Dieu, la science nécessaire. Lulle obéit.

Or, un jour qu'il était en prière, son intelligence reçut une illumination soudaine, et l'ignorant qu'il était devint à l'instant un des hommes les plus savants de son siècle. Sans retard, affermi d'ailleurs dans sa confiance par la visite d'un ange et par l'extase qui lui montra l'Aimé divin, l'Ami, cet « homme coupable, mesquin, pauvre, pécheur, méprisé des gens et indigne que son nom soit écrit en ce livre et en aucun autre », — c'est ainsi que Lulle parle de lui-même — se mit à l'œuvre. « Fièvreux, infatigable, dit son historien et traducteur, il répand en des traités, dont la longue énumération seule est un étonnement, toute la science de son époque, que personne ne lui avait enseignée et que l'intelligence la mieux douée du monde eût été dans l'impossibilité d'apprendre en si peu de temps ». Moqué, d'abord, par tous ceux qu'offusquait la « présomption » d'un privilégié du Saint-Esprit, il devait se voir décerner, de son vivant, le titre merveilleux de Docteur illuminé.

Armé désormais pour les joutes spirituelles, l'apôtre se mit en route. Il visita tour à tour l'immense empire des Mongols, l'Asie Mineure, l'Egypte, l'Ethiopie, la Berbérie, Tunis, Alger, le Maroc, traversa des déserts, souffrit la faim, la soif, brava le soleil, affronta mille périls. « Vêtu à la manière des Arabes et parlant leur langue aussi bien qu'eux, il prêchait les vérités de la foi chrétienne sur les places publiques, insoucieux des menaces, des insultes ou des coups auxquels il s'exposait sans cesse. Parfois, on se précipitait avec rage sur lui, on déchirait ses vêtements, on lui arrachait les cheveux et la barbe, et Dieu le sauvait ! Et qu'importaient tant de souffrances au serviteur du Crucifié si, avant de sortir d'une cité, il avait éclairé quelques âmes, — fût-ce qu'une seule — des lueurs de sa foi, et s'il avait semé le trouble et le doute dans le cœur d'un prêtre de Mahomet. »

Emprisonné, il désarme par sa grandeur les geôliers; chassé, il transporte ailleurs ses prédications jusqu'au jour où il retourne braver ses proscriptionnaires.

Loin de l'incliner au repos, les années multiplient les forces de sa volonté. Il veillit sans cesser un instant d'écrire et de prêcher; les œuvres alternent jusqu'au bout avec les voyages apostoliques. En 1314, octogénaire déjà, il s'embarque une dernière fois pour l'Atrique. Reconnu à Bougie, il y fut « pris et livré aux bourreaux par les enne-

mis de son Aimé. » Le Docteur illuminé, frappé à la tête de deux coups d'alange, fut livré à la population infidèle, qui le lapida.

Un marchand génois, Etienne Colomb, recueillit le martyr, qui respirait encore et dont le corps étendu était, dans la nuit, la base d'une immense et surnaturelle colonne de clarté qui se perdait vers les étoiles. Lulle vécut quelques jours encore sur le navire qui l'emportait vers sa patrie. « Quels furent ses entretiens avec son sauveur, écrit M. André, en ces heures suprêmes où son âme était si près de Dieu? Que dit au marin génois Colomb le Docteur illuminé qui croyait à l'existence d'une terre opposée à notre continent? L'histoire l'ignore, mais la légende, qui ne peut admettre que des coïncidences si étranges soient vaines en un moment si solennel, affirme que Raymond Lulle fit connaître à Colomb sa conviction sur l'existence de cette terre et qu'il prophétisa la mission du Christophore qui irait faire resplendir la Croix sur les rivages mystérieux. La tradition aurait été conservée dans la famille d'Etienne Colomb... Et cette extraordinaire légende est, peut-être, de l'histoire inconnue... » Il faudrait un Léon Bloy pour commenter avec magnificence de telles rencontres.

Raymond rendit son âme à Dieu, le 29 juin 1315, en vue des côtes de Majorque. Les marins voulurent porter à Gênes ses reliques; mais un vent invincible et soudain les poussa vers le port de Palma où, reçu par tous les habitants en procession, le corps du preux de Jésus-Christ fut enseveli dans la sacristie du couvent de Saint François d'Assise. Des miracles fleurirent sur sa tombe. Le culte immémorial que lui rendaient les Majorquins fut approuvé par Léon X; son office est aux Baléares, depuis Clément XIII, le commun d'un martyr.

Raymond Lulle n'avait point réalisé son rêve : Mahomet gardait ses fidèles, et les chrétiens ne recouvrèrent point la Palestine. Mais un noble effort n'est jamais vain, la parole et l'exemple d'amour, comme le dit M. Marius André, ne sont jamais perdus. A travers les siècles, Lulle montre la route aux missionnaires futurs.

MAURICE DULLAERT.

---

## La faillite du socialisme

---

M. Arthur Shadwell publie, dans le *Times* une série d'articles fort intéressants sur « la faillite du socialisme ». Ces articles résument les résultats d'une enquête à laquelle il s'est livré dans les principaux pays d'Europe occidentale où, après la guerre, le socialisme subit l'épreuve de l'expérience pratique.

En employant ce terme de *faillite*, M. Shadwell s'attend, dit-il, à provoquer les protestations des socialistes. Pourtant, il est avéré que, au cours des dernières années, le socialisme est entré dans le domaine de la réalité, comme il ne l'avait jamais fait antérieurement, et que, sous certains rapports tout au moins, il n'a pas supporté l'épreuve.

Mais avant d'aller plus loin, il importe de déterminer exactement ce qu'il faut entendre par le mot « socialisme ».

M. Shadwell l'emploiera, dit-il, pour désigner deux choses qui bien que différentes, sont intimement liées entre elles : 1<sup>o</sup> Un mouvement politique, de nature nationale et aussi internationale, ayant pour objet de s'assurer du contrôle des affaires publiques, à l'effet d'établir; 2<sup>o</sup> un nouvel ordre économique basé sur la possession en commun du capital et remplaçant l'ordre actuel qui repose sur la base légale de la propriété privée et est dénommé « capitalisme ».

Le socialisme a certainement d'autres aspects encore, mais il ne s'agit là que de théories, non plus de faits.

Voyons d'abord, comment, dans les deux formes indiquées ci-dessus, le socialisme s'est comporté pendant la guerre et après?

La guerre a eu ce premier effet: en tant qu'organisation internationale, elle a brisé le socialisme en morceaux. Inutile de donner des preuves du fait, car il est notoire. Mais ce fait représente un côté fort important de toute la question: en premier lieu, il nous montre de façon frappante à quel point les socialistes sont aptes à se laisser entraîner par les illusions. Il a, en outre, laissé derrière lui des conséquences durables dont ce mouvement ne s'est pas encore remis. Depuis 1866, l'opposition à la guerre avait constitué un trait marquant de la politique socialiste. Depuis 1900, elle avait tenu une place de plus en plus grande aux congrès de la II<sup>e</sup> Internationale. Et à un congrès *ad hoc*, tenu en 1912, des dispositions spéciales étaient arrêtées pour empêcher la guerre.

Quelles étaient les raisons de cette attitude?

Des mobiles d'ordre humanitaire sans doute, chez quelques-uns; d'autre part, les événements de Russie ont certainement montré que les socialistes en sont dépourvus à un degré extraordinaire quand il s'agit d'appliquer leurs théories.

Il y avait à l'attitude des socialistes une raison plus pratique, c'est que la guerre entre peuples paralyse de façon absolue cette guerre de classes qui est l'objet du socialisme international tout entier. Voilà pourquoi il faut l'empêcher coûte que coûte.

Le moment venu de mettre les théories à l'épreuve et de ne pas permettre à la guerre d'éclater, ce fut le socialisme qui, d'une façon retentissante, ne fut pas à la hauteur de la tâche.

Quel contraste entre l'attente et la réalité!...

Ce fut la première faillite. C'est le passé; une puissante « renaissance » eut lieu depuis; mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose. La guerre a laissé des traces permanentes et nous en voyons encore à l'heure qu'il est, les effets. Précédemment et durant plus de vingt ans depuis l'expulsion de l'aile gauche extrémiste, en 1893, le mouvement était resté *un*. La guerre a fait éclater des antagonismes latents, et le mouvement s'est partagé en deux camps opposés. La fondation de la III<sup>e</sup> Internationale (1919) par le bolchévisme triomphant fut une déclaration de guerre à ceux qui voulaient faire revivre la II<sup>e</sup> Internationale qui, effectivement, reparut en 1923.

Le mouvement est, dès lors, divisé très nettement en deux parties: à droite, sont les socialistes, à gauche, les communistes. Mais ces termes ne se rapportent pas aux buts à atteindre, mais seulement aux moyens, puisque les deux veulent au même degré la suppression du régime capitaliste. Le socialisme veut atteindre cet objet par les moyens légaux; le communisme prêche l'emploi de la violence.

Tout le mouvement est entré dans une phase nouvelle, il ne s'agit plus pour lui de propagande, mais d'action politique. Le monde peut voir à l'œuvre les deux méthodes: celle de droite, comme celle de gauche. Ce n'est pas seulement la méthode communiste qui a été appliquée, l'autre aussi a été mise à l'épreuve, et même sur une échelle plus vaste, quoique de façon moins accen-

tuée. Dès à présent, nous ne manquons pas de matériaux pour émettre à ce dernier sujet un jugement, fût-il de nature provisoire.

\* \* \*

Voyons donc le socialisme à l'œuvre, et commençons par l'Allemagne.

Le 10 novembre 1918, un gouvernement républicain provisoire était installé à Berlin; il n'était composé que de socialistes. Entre-temps, le parti social-démocrate allemand s'était, à son tour, scindé en deux: socialistes majoritaires et socialistes indépendants. Les uns et les autres étaient représentés au gouvernement en nombre égal.

Ce gouvernement socialiste pouvait agir à peu près comme il le voulait. Il croyait avoir derrière lui les « masses » et l'armée. Il n'avait à rendre de comptes à aucun Parlement. Pour parler comme le *leader* socialiste Paul Umbreit, le « prolétariat » allemand avait enfin saisi le pouvoir politique auquel il aspirait depuis des dizaines d'années. Il avait privé la bourgeoisie allemande de ses appuis les plus puissants: le militarisme et la monarchie. Le socialisme était en pleine et complète possession du pouvoir. L'ancien régime avait été balayé. La voie était ouverte.

Qu'arriva-t-il? Il arriva que les « indépendants » voulaient d'une constitution calquée sur celle des Soviets. Les socialistes majoritaires s'y opposèrent. Les indépendants se retirèrent du Gouvernement. Une insurrection spartakiste éclata à Berlin en janvier qui dura une semaine. Pour la réprimer, il fallut recourir à la manière forte. Sur ces entrefaites, le corps électoral fut consulté, et on put constater que le socialisme, bien que plus fort qu'avant la guerre, n'avait pas avec lui la majorité du pays.

A l'assemblée de Weimar socialistes majoritaires et socialistes indépendants n'eurent que 185 sièges sur 421, alors que le centre, les conservateurs et les libéraux en avaient 226. Les communistes n'étaient pas représentés. Un gouvernement de coalition fut formé dans lequel les socialistes eurent 8 portefeuilles sur 16 et Ebert, qui avait été à la tête des deux gouvernements socialistes précédents, était élu président de la République.

Ce ministère ne dura pas longtemps; un cabinet de constitution analogue lui succédait en juin. Un an plus tard, en juin 1920 (ces douze mois avaient été marqués par une série de troubles et d'incidents sanglants), de nouvelles élections générales avaient lieu (au suffrage universel — à vingt ans — et avec représentation proportionnelle).

Elles révélèrent, d'une part, que l'extrême-droite et l'extrême-gauche avaient fait de sensibles progrès; de l'autre, que les partis socialistes ne disposaient toujours pas de la majorité (11 1/2 millions de voix contre 15 1/2).

La « Coalition de Weimar » ne pouvait continuer d'exister, et un nouveau gouvernement fut formé par les partis du centre, sans participation des social-démocrates. Bien qu'ils eussent fait partie de certaines combinaisons ministérielles ultérieures, ils ne retrouvèrent plus leur ascendant de naguère. Les indépendants se divisèrent eux aussi en deux parties, dont une alla rejoindre les communistes. On peut dire que, d'une façon générale l'influence socialiste n'a fait que décroître depuis. Bien que constituant le parti le plus nombreux du Reich, les social-démocrates n'ont au Reichstag que 131 sièges sur 493; 176, si on compte les communistes.

Mais ces derniers ne sont pour les social-démocrates qu'une source de constants embarras.

Revenons en arrière: quelles circonstances pouvaient être plus favorables au socialisme allemand que celles dans lesquelles s'est écroulé l'ancien régime? Il avait, en un moment, conquis le pouvoir. Il le garda plusieurs mois. Mais un appel au peuple montra

qu'il n'avait pas l'appui de la majorité, et, comme des élections générales successives n'ont, depuis, rendu sa situation que plus défavorable encore, on peut dire qu'il est actuellement plus loin du but qu'il y a sept ans. Pourquoi? En partie à cause de ses dissensions intérieures, des violences de son aile gauche, mais en partie aussi, parce que lorsque l'aurore du grand jour eut fait resplendir l'horizon, il se montra impuissant à agir. Une commission d'enquête sur la socialisation, spécialement sur la socialisation des mines de charbon fut nommée; et ce fut à peu près tout. Il ne pouvait faire plus, dira-t-on. D'accord. Mais d'une façon ou d'une autre, il se trouva qu'il était incapable d'aborder de suite le point le plus essentiel de son programme, sans explorer au préalable le terrain. Et ce terrain exploré, des difficultés de toutes sortes se mirent à surgir.

La commission nommée pour enquêter sur la socialisation projetée comptait dans son sein quelques-uns des socialistes les plus illustres, dont Kautsky. Dès le 10 décembre 1918, elle déposait un premier rapport. Parmi les conclusions figurait *inter alia*, celle-ci : rien ne pouvait être immédiatement fait et le système existant devait être maintenu pour rétablir l'industrie et la production! Mais le grand argument en faveur de la socialisation n'est-il pas justement que son système d'organisation est de beaucoup supérieur et, dès lors, plus « efficace »? Si l'entreprise privée doit être maintenue parce qu'il s'agit avant tout de remettre l'industrie sur pied, ne faut-il pas en conclure qu'elle est mieux qualifiée pour cette tâche que l'entreprise publique? Comment échapper à cette conclusion?

Cette première enquête reconnaissait donc qu'une socialisation immédiate n'était pas possible et recommandait un acheminement graduel et prudent vers la socialisation, en commençant par les industries les plus « mûres » : le charbon et le fer.

Mais un congrès des Conseils d'ouvriers et de soldats tenu dans le courant de ce même mois de décembre demanda nonobstant qu'il fût procédé à la socialisation immédiate. La commission dut se livrer, de ce fait, à une seconde enquête.

Elle révéla d'abord ce fait curieux que non seulement les mines privées, mais aussi les mines appartenant à l'Etat avaient été de longue date (l'Etat prussien seul en possède 54) l'objet d'après critiques. Aussi dut-elle condamner la façon dont elles étaient administrées dans les termes les plus nets et les plus catégoriques.

Elle déposa son rapport définitif le 15 février 1919. Il visait l'industrie minière privée comme celle de l'Etat et proposait de fondre les deux en un nouveau système uniforme. Mais ses membres ne purent s'entendre entr'eux et deux projets furent déposés. L'un était plus radical, l'autre l'était moins et parut aller trop loin pour quelques-uns, pas assez loin pour d'autres.

Comme on ne parvenait pas à s'entendre, le gouvernement reconstitua la commission sur des bases plus larges. Le résultat fut sensiblement le même qu'auparavant. Un rapport paru en juillet 1920 formula des propositions qui ne furent pas adoptées par le gouvernement; et, en dernière analyse, on se décida à renoncer à la socialisation des mines privées et à les réorganiser. Les projets qui furent élaborés, à cet égard, n'avaient, à proprement parler, rien de socialiste.

Pour ce qui est des mines appartenant à l'Etat, spécialement à l'Etat prussien, il a déjà été dit que la commission avait proposé de les inclure dans un système national des mines les unifiant toutes. Ce projet a été abandonné. Mais il s'est produit autre chose : en octobre 1923, le Landtag prussien a voté une loi en vertu de laquelle une compagnie est fondée embrassant toutes ces mines. Les actions sont réparties entre le ministère du Commerce et celui des Finances, mais la loi implique qu'elles pourront être aussi en d'autres mains. La compagnie a nom Preussag. Elle a à sa tête quatre directeurs, tous spécialistes. Ces directeurs sont soumis à

un conseil de surveillance, où sont représentés le Gouvernement tous les partis du Landtag et toutes les unions minières. Ce système semble fonctionner de façon très satisfaisante; il a très peu de bureaucratie, et paraît être tout le contraire du système étatique.

\* \* \*

Passons, avant de quitter l'Allemagne, à certains Etats du Reich. La seconde méthode employée en vue de la suppression du régime capitaliste, la méthode violente, écrasée sans difficulté au centre, s'est manifestée sur la périphérie à maintes reprises de 1919 à 1923. Toutes ces tentatives ont invariablement échoué. Les communistes n'avaient pas de chefs capables. Le gros de la population leur était hostile. Ces tentatives n'en ont eu pas moins pour résultat de nuire gravement à la cause du socialisme modéré. Les plus sérieuses ont eu lieu en Bavière, en avril 1919. Aussi les socialistes sont-ils très faiblement représentés à l'heure qu'il est au Landtag bavarois. En Saxe, le socialisme est sensiblement plus fort.

A la fin de 1923, il s'y forma un gouvernement socialo-communiste; le gouvernement de Berlin intervint, envoya des troupes et le déposa. Cette immixtion semble avoir été justifiée. A ce moment même, la fameuse tentative de *putsch* (Hitler-Ludendorff) se produisit en Bavière. Le gouvernement central avait donc à faire face à deux dangers à la fois et à une situation très sérieuse.

En Bavière, on ne voit pas que l'Etat s'achemine vers le socialisme, sous la forme d'une extension des entreprises d'Etat déjà existantes. Il n'en est pas de même en Saxe, où il existe une grande entreprise analogue au *Preussag*, mais d'allures plus ambitieuses encore : il s'agit de l'*Actiengesellschaft Sächsische Werke*. Mais en Saxe non plus, aucune atteinte n'est portée à l'entreprise privée. On sait que l'habileté exceptionnelle de l'inspirateur du socialisme d'Etat saxon, l'ancien ministre des Finances de Saxe, docteur Reinhold, l'a depuis peu de jours, appelé au poste de ministre des Finances du Reich.

(A suivre.)

Comte PEROVSKY.

---

## La véritable Histoire

On m'a souvent reproché d'être incapable de traiter sérieusement une question. Aussi ai-je très sérieusement tâché d'étudier la nature de ce manque de sérieux. Et il me paraît que mon « imagerie » est cause de tout. Il est apparemment vrai de dire que deux paires de chevaux font quatre, il n'en est plus ainsi si on parle de deux paires de baudets. Mais il y a autre chose encore : une correspondance parue dans un journal m'en a récemment apporté la preuve.

Il y a de cela un demi-siècle, on nous disait que toute religion avait définitivement disparu; aujourd'hui presque toutes les lettres aux journaux pivotent autour de cette même question religieuse. On me demanda un jour de répondre à une enquête portant le titre général de « Avons-nous perdu la foi? » Je répondis à cette question très sérieusement, à ce qu'il me semblait, en disant que nous avions perdu la foi dans la théorie darwinienne, dans la « haute critique », dans la conception rudimentaire du Progrès, etc.



Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

---

# CONFÉRENCES

# CARDINAL MERCIER

---

SEPTIÈME ANNÉE

---

*Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques*

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),  
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1<sup>er</sup> décembre),  
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),  
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)  
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),  
LE RÉVÉREND PÈRE SANSÓN, prédicateur de Notre Dame  
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),  
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),  
M. LÉON DAUDET (27 janvier),  
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),  
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),  
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),  
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),  
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),  
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),  
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

---

La treizième conférence sera donnée le MARDI 2 MARS, à 5 heures, par le COMTE DE SAINT-AULAIRE.

Sujet : *La diplomatie et le problème de la sécurité.*

CARTES : 10 francs.

---

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

---

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Mon badinage provoqua l'ire de presque tous les correspondants. Ils s'étaient attendus à m'entendre répondre comme ils avaient tous répondu, avec joie, que nous perdions graduellement la foi en différentes parties du christianisme.

Apparemment, il n'y a aucune audace à dire qu'on a perdu la foi en la Divinité ou l'Immortalité, mais il y en a à proclamer qu'on ne croit plus en Darwin. Si vous affirmez que vous avez dépassé l'évangéliste saint Jean, vous êtes digne d'être non seulement révééré, mais vénéré. Mais si vous dites que vous n'êtes pas du même avis que le professeur allemand Harnack, on dira que vous plaisantez. C'est de l'impudence que de mettre en doute le Progrès, mais il est reçu de mettre en doute la Providence.

Parmi tous ces critiques, il y en est, toutefois, un qui m'intéressa. Un apologiste du christianisme ne saurait, affirmait-il, nier que, historiquement, il n'y ait eu une certaine identité entre la foi et l'ignorance. Il affirmait bien d'autres choses encore que je suis pourtant, en tant qu'apologiste, tout prêt à nier, sans même chercher, le moins du monde, des excuses.

Quand un pareil critique affirme que la foi a maintenu le monde dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'il eût été mené à la lumière par le doute, en réalité, c'est lui qui croit sur parole, et qui croit des choses qu'il n'est pas assez éclairé pour avoir jamais mises en doute. On lui a enseigné cette simplification extrêmement grossière de l'histoire humaine; il y croit parce qu'on la lui a enseignée. Je ne l'en blâme pas; je ne fais que noter qu'il est lui-même un exemple inconscient de tout ce qu'il vilipende.

Il est certain qu'un âge sombre a succédé au déclin de l'ancienne civilisation païenne; mais il n'est absolument pas démontré que le déclin de cette civilisation ait été dû à la religion. Affirmer que c'est la religion qui a plongé le Moyen Age dans les ténèbres est tout l'opposé de la vérité. Au contraire: la religion seule fut pour lui une source de lumière, dans la mesure même où le Moyen Age fut illuminé. Ces raisonnements rappellent exactement un forcené renversant tous les réverbères d'une rue, parce qu'ils provoquent le brouillard, ou un homme éteignant dans un accès de fureur toutes les bougies parce que coupables d'avoir poussé le soleil à se coucher!

A entendre parler tous ces gens-là, on pourrait supposer que sans ce qu'ils appellent « superstition », il y aurait eu toujours progrès. La vérité est, au contraire, celle-ci: sans cette « superstition », il n'y aurait eu partout que sauvagerie. Ils croient que sans un déplorable obstacle comme celui que présenta saint Dunstan, tous les pirates danois auraient tenu à devenir membres des sociétés de morale et à suivre les conférences des Extensions Universitaires. Si les Huns n'avaient pas été Chrétiens ou Ariens, assurent-ils, ils n'auraient pas été détournés de la culture scientifique et des réformes sociales par les disputes d'ordre théologique. En deux mots: païens, les Huns eussent été des humanitaires.

La réalité est différente: païens, ils eussent été de simples Huns.

On insinue que, laissés entièrement à eux-mêmes, les barons de la féodalité seraient devenus des conseillers généraux à tendances progressistes. Les autorités, affirme-t-on, auraient passé leur temps à débattre dans des réunions, les

questions d'évolution et de morale, s'il n'y avait eu cette pernicieuse influence théologique. Sans l'influence étroite de saint Anselme, Rufus eût été un idéaliste démocrate. Fulk d'Anjou eût été un membre charmant des petites réunions mondaines autour d'une « tasse de thé », si des prêtres ne s'étaient avisés de le pousser à faire pénitence. En un mot, ou insinue que les ténèbres qui assombrissaient l'époque médiévale étaient dues à la superstition ou à la religion.

La vérité est celle-ci: les nuages qui s'amoncelèrent à la fin de l'Empire romain venaient de tous les coins du ciel, leurs causes étaient toutes naturelles: ils venaient d'Asie, d'Afrique, du Nord affamé, ils étaient dus à la débâcle économique, à l'absence des voies de communication, à cinquante autres causes. Ces nuages étaient sombres à ce point que, en comparaison, la Religion, même si elle n'avait été que superstition, aurait été de la lumière. Qu'on aime cette bougie ou qu'on ne l'aime point, il est certain qu'elle était la seule à briller dans ces ténèbres.

\*  
\*  
\*

Il n'est pas vrai non plus de dire que le doute et le scepticisme aient été des stimulants du progrès intellectuel. Pareille simplification est simple au point d'être fautive. Le scepticisme et le doute ont mené à beaucoup de choses, dont bien des folies et des misères. Prenons à n'importe quel moment le régime contre lequel le peuple murmure: presque toujours nous trouverons que ce même régime avait été établi tout récemment à titre de régime éclairé et plein de l'esprit d'entreprise. Ce qu'on appelle le capitalisme, attaqué aujourd'hui par tous les socialistes, est pratiquement ce que les radicaux demandaient naguère. Ceux qui attaquent la vivisection ou la vaccination comme des tyrannies, s'en prennent évidemment à des tyrannies fort nouvelles et modernes. Ceux qui se lamentent en parlant de la guerre aérienne, ou de la campagne sous-marine, ou des gaz asphyxiants déplorent, à n'en pas douter, ce qui, à certain point de vue, est une des formes du progrès. Il s'agit là, en tous cas, d'un progrès de nos connaissances. Il est certain, toutefois, qu'il s'agit là d'un progrès relativement récent. Il est certain, que ce progrès est le résultat de ce que les critiques dont il a été question plus haut appelleraient « doute » et « scepticisme ». Il n'est pas vrai que ces découvertes n'aient constitué que des échappées nouvelles ou des acquisitions nouvelles; souvent, on pourrait dire avec autant de justesse qu'elles ont enfanté une couvée de monstres qui nous ont dévorés.

Mais lorsque nous parlons ainsi, beaucoup de gens comprennent tout à fait de travers ce que nous disons. Ils nous accusent de chercher un âge d'or dans le passé, de louer quelque période du passé comme la période médiévale, de condamner ou mépriser les temps modernes. De pareils jugements sont entièrement erronés. Nous désirons simplement montrer que toutes ces simplifications grossières sont erronées, et qu'elles sont aussi grossières l'une que l'autre. La véritable histoire devrait être divisée non selon les périodes, mais selon les principes ou influences. On ne saurait considérer le nombre « dix-neuf » comme bon ou mauvais en soi, mais on peut regarder comme mauvaise

ou bonne la puissance commerciale de l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle. Seulement, il faut admettre que d'autres facteurs ont contribué à former cette phase historique : Ruskin, le « Mouvement d'Oxford », la naissance du socialisme et ainsi de suite. On peut donc aimer la Religion du IX<sup>e</sup> siècle sans en aimer la barbarie; et on peut croire que, somme toute, la Religion luttait contre la barbarie. Et il est certain que l'homme qui est tant soit peu au courant de ces matières niera que cette barbarie ait été engendrée par la Religion.

Au Moyen Age, il y avait bien d'autres choses à côté des ténèbres; du reste, dans ces ténèbres, tout comme dans la lumière, il y a beaucoup de nuances subtiles. C'est ainsi, par exemple, que, malgré la chute de l'Empire romain, nous pouvons dire qu'il s'étendait, même lorsqu'il était en train de sombrer. Car le Christianisme qui émergea des guerres contre les Barbares, s'il perdit quelques provinces, en gagna beaucoup d'autres. Il y avait, à l'époque, il est vrai, beaucoup de superstitions. Elles n'étaient pas toujours liées au christianisme. Elles ne l'étaient même pas toujours à la barbarie. Le prestige prodigieux de l'ancienne civilisation païenne se maintint à travers les âges chrétiens. Et pourtant cette antique civilisation légua des superstitions, elle aussi : c'est ainsi qu'une espèce d'autorité a toujours paru s'attacher à l'astrologie. Mais cette autorité était celle de philosophes païens et opposée à celle des prêtres chrétiens. La civilisation romaine ne fut pas non plus toujours invoquée dans les intérêts de la « citoyenneté ». La renaissance de la civilisation consomma parfois la ruine de cette « citoyenneté ». Dans les corporations médiévales qui émergèrent spontanément, dans cet âge si dur, au sein de la plèbe, il y avait plus d'idée civique que chez beaucoup des hommes de loi occupés à réédifier le droit romain, l'esclavage y compris. Lorsque nous disons que toutes ces complications vivantes, que toutes ces contradictions vivantes même sont plus vraies qu'une conception rudimentaire du « progrès » telle que je l'évoquais au début de cet article, on nous accuse d'un esprit de réaction romantique que, pour notre part, nous considérons tout aussi rudimentaire.

Ce que nous prétendons c'est qu'une version particulièrement vulgaire des superstitions moyen-âgeuses, n'est elle-même qu'une superstition moderne.

G.-K. CHESTERTON.

## L'idée de défense sociale

En mai prochain se tiendra à Bruxelles le premier Congrès de l'Association internationale de Droit pénal.

Le programme, pratiquement conçu, pose quelques questions dont l'importance doctrinale est à souligner.

« I. Indiquer, par le bref exposé des lois votées ou en préparation, quelles ont été dans votre pays, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, les tendances de la législation; — si, et dans quelle mesure l'idée de défense

sociale y a été accueillie, et a remplacé la notion classique de responsabilité pénale.

» II. La mesure de sûreté doit-elle se substituer à la peine ou simplement la compléter?

» (Cette question ne fait pas double emploi avec la précédente. Il s'agit, en effet, en abordant la discussion scientifique, de déterminer si la mesure de sûreté, telle que l'entend l'école positiviste, doit d'une manière générale remplacer la peine, fondée sur l'idée traditionnelle de responsabilité pénale ou, au contraire, si, à côté du maintien de cette idée, on ne doit pas simplement lui faire une place pour certains criminels et dans certains cas.)

Du seul libellé de ces deux questions ressort nettement l'opposition qui existe, ou plutôt que certains prétendent établir, entre l'idée de défense sociale, principe fondamental de l'école positiviste, et l'idée traditionnelle de responsabilité pénale, défendue par l'école classique, mais aussi par tous les spiritualistes.

La question ainsi posée sort du domaine spécial de la justice pénale pour devenir d'intérêt général, étant donné que l'adoption de l'idée de défense sociale telle que l'entend l'école positiviste aurait pour conséquence directe et immédiate de troubler la conscience publique en notre pays.

Nous voulons démontrer brièvement quel est le véritable point d'opposition entre la conception positiviste et la conception spirituelle, mais aussi comment cette opposition peut être écartée dans la pratique.

Tout cela à propos de la question : « La mesure de sûreté doit-elle être substituée à la peine ou simplement la compléter? »

La *Revue Internationale de Droit pénal* a publié dans son numéro du 3<sup>e</sup> Trim. 1925 les observations du professeur Enrico Ferri lui-même sur cette question.

La gravité de ces explications du chef incontesté de l'école positiviste, n'échappera à personne.

Il établit d'abord clairement ce qu'il faut entendre par mesures de sûreté. Il distingue dans la défense de la société contre le crime des mesures de *prévention* et des mesures de *répression*.

Les premières, quelles soient *indirectes* (prévoyance, assistance, réformes sociales) ou *directes* (police de sûreté) ne sont pas des « mesures de sûreté » dans le sens qui nous occupe.

Celles-ci appartiennent uniquement à la *défense répressive* contre le crime. Elles peuvent ou *remplacer* la peine (pour les délinquants déclarés non moralement responsables) ou la *compléter* : pour les délinquants déclarés responsables).

M. Ferri expose ensuite que « les mesures de sûreté et les peines complémentaires représentent une des *transactions* admises par les législateurs et les théoriciens, entre les principes traditionnels et les nécessités de la science positive, depuis qu'a été appliquée la méthode positive à l'étude de la justice pénale ».

Ces transactions consistent selon lui : « Dans la renonciation à l'affirmation du *libre arbitre* comme raison d'être de l'imputabilité — dans l'admission de la *peine à temps indéterminé* — dans l'application des *mesures de sûreté* »

Voici comment il expose le système positiviste :

« La justice pénale trouve son *fondement* et ses *limites* dans la nécessité de la défense sociale contre la criminalité. Par suite sont soumis à ses règles tous les délinquants, *quelles que soient leurs conditions mentales*, suivant les principes de la responsabilité légale; par suite encore, la défense sociale ne doit *pas être proportionnée au délit*, mais au contraire au délinquant, en tenant compte à la fois et d'une manière indivisible de l'infraction commise et de son caractère dangereux; de là enfin, il découle que la défense contre le crime et sa répression sont réalisées par l'Etat dans un système de sanctions de caractère répressif et pénal (pour les distinguer des sanctions disciplinaires, administratives, ci-

viles, etc.) et ces sanctions pénales, à temps indéterminé (soit absolument, soit relativement) doivent être adaptées à la personnalité des délinquants, lesquels dans la loi pénale se distinguent par catégories et dans l'application judiciaire doivent être individualisés suivant leur caractère plus ou moins dangereux et leurs possibilités de réadaptation à la vie sociale. »

Dans la conception de l'école, la peine devient donc la peine-défense.

L'adoption de celle-ci constitue, selon M. Ferri, « *incontestablement l'abandon du concept classique de la peine-châtiment* », celle-ci étant fondée sur l'idée de responsabilité pénale qu'il rejette comme critère pour la justice pénale.

\* \* \*

Une telle conception est inadmissible pour nous. Il nous paraît absolument nécessaire de maintenir d'une manière générale la peine, fondée sur l'idée traditionnelle de responsabilité pénale. Cette idée n'est d'ailleurs pas uniquement fondée sur une certaine tradition; elle est basée sur la nature humaine immuable, sur le fait de l'existence d'une conscience publique qui condamne le mal, et sur l'action préventive indiscutable que la crainte d'une peine exerce sur la conduite des hommes.

Admettre la conception *positiviste* de la défense sociale et remplacer la *peine* (pour les *coupables*) par la mesure de *sûreté* (contre les *dangereux sociaux*) aurait des conséquences morales qu'il faut vivement appréhender.

Il est possible qu'en pratique les condamnés ne remarqueraient pas une grande différence entre une peine et une mesure de sûreté, car comme l'a dit un homme de grande expérience (1) « une peine n'est-elle pas toujours une mesure de sûreté et une mesure de sûreté une peine, c'est-à-dire une souffrance et une punition? »

Supprimer l'idée de peine serait donc surtout supprimer les *IDÉES* de *responsabilité*, de *sanction* et d'*intimidation*. Arracher ces idées à la conscience publique ce serait détruire du même coup les trois barrières principales qui arrêtent la criminalité dans notre société.

Répandre en Belgique l'idée que le pouvoir public ne peut plus agir contre les criminels parce que coupables, mais uniquement parce que dangereux, dans la mesure où ils sont dangereux et par des sanctions appropriées à leur état, ne serait-ce pas causer en même temps un trouble moral très profond?

On doit donc absolument maintenir l'idée de peine :

Parce que les criminels responsables sont nombreux, quoi qu'on dise;

Parce que l'opinion publique serait désorientée si le crime ne recevait pas de sanction;

Et parce que l'intérêt de la société exige que l'action intimidante de la peine s'exerce sans entraves sur les criminels et sur ceux qui sont tentés de le devenir.

\* \* \*

Cela étant établi, nous sommes loin de repousser toute idée de défense sociale et loin de vouloir écarter toute mesure de sûreté. Il est en effet des cas nombreux où l'intérêt de la société exigera *en dehors de la peine*, une mesure de sûreté pour défendre la société contre les *récidivistes habituels, professionnels et dangereux*.

Loin de voir comme M. Ferri une opposition fondamentale entre l'idée de défense et l'idée de châtement, nous estimons qu'elles se complètent harmonieusement. La peine-châtiment n'est pas le

(1) ERNEST BERTRAND. Observations d'un directeur de prison belge sur le projet de code pénal Tchéco-slovaque.

contre-pied de la peine-défense. Car la peine-châtiment est déjà une peine-défense; toute peine d'ailleurs est défense et châtement. Mais dans les cas qui nous occupent la peine-défense devra dépasser la peine châtement, ou en d'autres termes, il faudra ajouter à la peine une mesure exceptionnelle et complémentaire pour protéger la société contre l'exercice de l'activité criminelle des récidivistes incorrigibles.

Etablie de cette façon la défense sociale sera efficace.

Basée au contraire sur le système positiviste, elle serait extrêmement néfaste.

EDMOND RUBBENS,  
Membre  
de la Chambre des Représentants

## La grande pitié de la Terre Sainte<sup>(1)</sup>

Peut-être vous rappelez-vous les immenses espérances qui soulevèrent toute la chrétienté lorsque les dépêches nous apprirent l'entrée des Alliés à Jérusalem? N'était-ce pas le Saint-Sépulcre délivré du servage musulman? Qui sait même si les Eglises dissidentes n'allaient pas se réconcilier avec Rome au lieu même où le Sauveur voulut unir tous les hommes dans le même amour de son Père, par les mérites de son sang? Hélas! d'aussi beaux rêves furent de courte durée. Bientôt, il fallut mesurer vers quels abîmes la malice de l'homme, son horreur foncière de la paix, son insatiable convoitise des biens matériels détournent rapidement les plus grands et les plus salutaires événements. Rappelons, pour mémoire, l'étonnante machination du mandat anglais sur la Palestine au mépris le plus flagrant des droits séculaires de la France; le non moins stupéfiant silence de celle-ci; l'inraisonnable fondation du Foyer juif dans cette même Palestine (on n'osait pas dire encore un Etat mais en fait, l'Angleterre laissait s'accréditer le bruit, nonnait, qu'on ne l'oublie pas, un gouverneur juif, sir Herbert Samuel, et le *Dictionnaire Larousse*, édition 1921, pouvait imprimer, à l'article Palestine, sans qu'on y put relever une erreur historique, du moins dans l'intention des mandataires : « C'est aujourd'hui un Etat juif sous le protectorat de l'Angleterre. » Tout se passait, en somme, comme si les sectes internationales eussent eu leur raison pour évincer la France, puissance catholique, au profit de l'Angleterre, puissance protestante, et comme si elles avaient pensé que celle-ci, plus tournée vers les profits immédiats et tangibles, troquerait aisément tous les royaumes du ciel pour garder une incomparable voie d'accès vers l'Inde. Que ne céderait pas l'orgueilleux léopard dans le domaine spirituel, lorsqu'il se verrait maître du canal de Suez par l'Egypte et la Palestine, quand parmi la foule des émirs de l'Arabie, il se serait fait une turbulente clientèle à sa solde, quand la Mésopotamie, terre du coton et du pétrole, obstinément convoitée, tomberait d'un jour à l'autre, comme un fruit mûr, dans le trésor de la Couronne; quand, par Bassorah, Koweik et Mascate, il se verrait maître du golfe Persique!

Il ne faut donc pas s'étonner si le traité de Lausanne, secrètement et longuement préparé en réunion secrète, signé sans l'assentiment de nos Chambres, révéla soudain l'étendue du désastre. L'article 28, en deux lignes, supprimait d'abord quatre siècles de prestige européen : « les Hautes parties contractantes, y était-il dit, déclarent accepter, chacune en ce qui les concerne, l'abolition complète des capitulations en Turquie à tous les points de vue. » Par contre-coup, notre protectorat religieux, dont la tradition remontait à plus d'un millénaire, aux conventions passées entre Charlemagne et Haroun-al-Raschid, se trouvait également ruiné. Aussi bien, tant cela paraissait évident, le traité de Lausanne n'en souffrait même pas un mot. Quant aux catholiques de Palestine en particulier, leur situation de ce fait se révélait de jour en jour plus précaire. L'Angleterre, ayant remplacé la Russie comme

(1) Conférence faite à Bruxelles.

pourvoyeuse de fonds de l'Eglise grecque, celle-ci avait fini par reconnaître — ce que son orgueil s'était toujours refusé à faire — la validité des ordres anglicans, et son arrogance à l'endroit des latins grandissait ainsi que celle des Coptes et des Arméniens. Tant que sir Herbert Samuel fut gouverneur, on assista à Jérusalem à ce spectacle édifiant : la cérémonie anniversaire de l'entrée des Alliés à Jérusalem n'eut pas lieu au Saint-Sépulchre mais dans l'église anglicane de Saint-Georges, où toutes les communions furent invitées, même les Juifs et les Musulmans, et où toutes se rendaient, à l'exception, bien entendu, des catholiques, dont, par ailleurs, les œuvres pourtant les plus nombreuses et les plus vivantes étaient systématiquement ignorées par le gouvernement mandataire; et, bien entendu, le consul de France voyait son influence et son autorité réduites à néant; et lors des cérémonies de la Semaine-Sainte, les honneurs séculaires ne lui étaient plus rendus. Telle était la situation, et nous comprenons la parole déabusée que me disait un Père Blanc à Jérusalem, il y a deux ans : « Nous regrettons les Turcs. »

Une question vient se poser tout naturellement à l'esprit : « D'où vient l' inexplicable et persistant silence du gouvernement français devant toutes ces abdications ? Car enfin, jusqu'à présent nos gouvernements les plus hostiles à l'Eglise avaient jalousement conservé nos traditions de nation protectrice en Terre-Sainte : en 1793, le Comité de Salut Public prescrivait à l'ambassadeur de la République à Constantinople : « d'assister aux cérémonies du culte, et d'y observer l'attitude recueillie des représentants de l'ancienne monarchie, car les rapports de cette espèce sont au-dessus des variations du gouvernement. » Le 30 frimaire an V, le général Aubert Dubayet, ambassadeur de France auprès de la Porte, adresse « aux citoyens consuls, vice-consuls et agents des Echelles » une circulaire où il était dit en propres termes : « Le maintien des privilèges qui nous sont accordés par nos capitulations avec la Porte étant la première base des instructions confiées au zèle des fonctionnaires publics dans les Echelles du Levant et le droit d'y protéger les Eglises chrétiennes faisant partie intégrante de ces privilèges, nous ne pouvons nous dispenser de veiller à la sûreté et à la tranquillité de ces Eglises ainsi que de ces peuples qui les fréquentent. » Sous le Directoire, l'Espagne charge le Prince de la Paix de demander à la France la cession de son protectorat religieux, Delacroix, ministre des relations extérieures, rejette la proposition du Prince. Le livre, très documenté de M. Roger de Gontaut-Biron et Le Révérend, d' *Angora à Lausanne*, auquel nous empruntons ces références, ajoute une anecdote qui ne manque pas de sel. A une époque toute récente, après le vote de la loi de séparation, l'aumônier de l'ambassade de France à Constantinople, vint trouver notre représentant, M. Constans, dont il connaissait les sentiments aréligieux; il lui demanda si les circonstances nouvelles n'obligeaient pas à supprimer la procession du Saint-Sacrement qui, traditionnellement se déroulait dans les jardins de l'ambassade, à l'occasion de la Fête-Dieu. Dans une boutade de ce parler un peu vert et grassement, dont il était coutumier, Constans répondit « Pas du tout, et vous allez me faire une procession du tonnerre de Dieu. Et j'y assisterai comme d'habitude, en grande tenue, sous votre machin à plumes. »

Comment donc expliquer le brusque changement de politique de la part d'un gouvernement dont la recommandation fameuse : « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » était toujours resté observé ? L'intimidation exercée par des puissances plus avides que nous, l'ignorance de diplomates improvisés par une démocratie de plus en plus étourdie et grossière pouvaient-elles être les seules raisons d'une rupture si brutalement insensée de toutes nos traditions diplomatiques ? Longtemps, nous avons voulu le croire, car on hésite toujours à prêter à des hommes d'Etat, fussent-ils les plus opposés à nos idées, un tel zèle dans la ruine de la gloire et des intérêts de leur patrie immolée à des idéologies les plus basses et les plus stupides. Mais il a fallu enfin se rendre à l'évidence. Cette abdication a été consentie et poursuivie avec méthode et progressivement, révélant de la part de ses auteurs cachés, une science infernale des moyens d'endorcir et de berner l'opinion et de l'amener, peu à peu, à consentir aux abandons les plus stupéfiants.

Le premier geste du général Sarrail, envoyé en Syrie par les Loges (il y a des preuves de cette pression du Grand Orient) pour anéantir l'œuvre des Picot, des Gouraud et des Weygand, a toute la valeur d'un symbole. Les journaux nous ont appris, en effet, qu'à son arrivée à Beyrouth, il avait refusé les honneurs religieux que l'évêque italien d'Alep s'appropriait à lui rendre

en dépit du traité de Lausanne, comme à la puissance toujours protectrice du catholicisme en Orient. Les maladroites explications de M. Herriot n'ont rien pu changer à ce geste, et la lettre de l'évêque italien d'Alep enregistrant cette abdication de nos droits avec toutes les précisions nécessaires, ne laissa aucun doute à cet égard sur la portée diplomatique de cet acte.

Officiellement, plus de mille ans de protectorat étaient reniés; les peuples chrétiens d'Orient, qui mettaient en nous tout leur espoir, étaient abandonnés aux férociétés impénitentes de l'Islam. Par ce geste, notre haut-commissaire de Syrie a, ni plus ni moins, voulu désolidariser le gouvernement de la République de l'esprit qui inspire et soutient les centaines d'écoles, hôpitaux que la France catholique entretient encore dans tout l'Orient. Presque en même temps, ce délégué du Grand-Orient faisait savoir au monde entier qu'il comptait assister solennellement, le 1<sup>er</sup> avril, à l'ouverture de l'Université juive de Jérusalem. Provocation scandaleuse, non seulement contre les populations chrétiennes, mais aussi contre les Musulmans, qui ont vu, avec indignation, l'appui stupéfiant que les Alliés ont prêté au dangereux et insensé mouvement sioniste. M. Herriot a eu beau recourir à ses artifices oratoires, les gestes d'un Sarrail ont été prémédités et exactement voulus en toutes leurs conséquences. Ils font partie du vaste plan de déchristianisation que les Loges poursuivent en France avec un acharnement inlassable et dont nous avons vu éclater furieusement, à la même époque, la manœuvre odieuse en Alsace et en Lorraine.

On dirait vraiment qu'un Sarrail a été envoyé en mission pour dire à tout l'Orient : « Le christianisme que, jusqu'à présent, vous regardiez comme le vrai visage de la France est ce que nous laissons le plus au monde et que nous nous acharmons à détruire partout où nous le rencontrons. Ce n'est plus la Croix que nous vous apportons en Orient mais le bonnet rouge et la pique des révolutions, la licence de tous les appétits, la suppression de toutes les vertus et de tous les devoirs. Autrefois, la France venait ici prier, enseigner, défendre les faibles, construire, fertiliser les terres. Aujourd'hui, nous venons faire des affaires, exciter les ambitions et les haines religieuses, nous enfermer dans une inaction administrative tracassière, compliquée et brouillonne; elle vous laissera vous dévorer les uns les autres, et appellera cela respecter le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Nous ne venons plus vous apprendre comment on gouverne mais comment on s'épuise et s'avilit en discussions, en marchandages, en phrases vides et comment finalement la finance anonyme met la main sur tout cela et rafle tout. »

Voilà la leçon que dix ans après la Victoire, et sous les couleurs françaises, un fanatique est venu apporter sur la terre où coula le sang des Croisés.

Barres, dans son beau livre qu'on peut considérer comme son testament, *l'Enquête au Pays du Levant*, évoque une admirable scène dans les eaux du Liban. Avant la guerre, une escadre, commandée par l'amiral Lacaze, est venue saluer le Patriarche pour les fêtes de son jubilé. Le Patriarche tint à rendre sa visite à l'amiral sur son vaisseau. Au cours de l'entrevue, son anneau pastoral tomba à la mer. C'était un cadeau de la France. Aussitôt les marins de l'escadre se cotisèrent pour lui en offrir un autre. Quelque temps après, le Patriarche recevait l'anneau qui enchassait un magnifique et très ancien saphir conservé dans la famille de l'amiral Lacaze depuis plusieurs générations. Admirable scène allégorique : les noces sur la mer de l'Orient et de l'Occident sous l'égide française et qu'on évoque fastueusement traité par un Tintoret au plafond d'un palais de gouverneur ! Hélas, le saphir est retombé à la mer ! la France a répudié son parrainage, et avec la France, toute l'Europe, car nous ne sommes pas seuls dans le reniement de notre mission, si nous l'affichions plus ouvertement et pour ainsi dire plus satanique. Et si toute l'Europe n'a point péché comme nous par action, elle a au moins péché par omission. Et nous sommes revenus à neuf siècles en arrière lorsque Pierre l'Ermite, pieds nus, le crucifix à la main, vêtu de bure, ceint d'une corde, parcourait l'Europe en gémissant sur la Grande Pitié de la Terre du Christ. Que dis-je. C'est bien pis; car alors, malgré tous les crimes, toutes les divisions qui déchiraient l'Europe, il y avait une chrétienté. Aujourd'hui, l'Europe engourdie par sa civilisation matérielle, abétie par l'orgueil de ses sciences physiques, a complètement perdu de vue ses destinées spirituelles; sa notion du pouvoir est absolument athée, et même pour beaucoup de catholiques fidèles à leurs croyances dans leur privé, il semble tout naturel de voir que dans les importantes questions

internationales, les puissances temporelles agissent absolument comme si elles ne tenaient pas leurs droits, leur justice, leur liberté du christianisme et du Christianisme intégral, incarné dans la chaire de Pierre; c'est ainsi qu'aucun des signataires du désastreux traité de Lausanne n'a élevé de protestation contre l'oubli qui est fait du Nom divin devant lequel tout genou fléchit. A aucun moment, à lire ce stupéfiant traité, alors qu'il est parlé abondamment du mandat anglais sur la Palestine et du mandat français sur la Syrie, on ne se douterait que la Galilée et la Judée ait vu naître, vivre et mourir Jésus-Christ. Le mot chrétien n'est même pas prononcé et les fidèles de cette religion, pourtant nombreux en Orient et d'une assez illustre antiquité, ne figurent que sous l'appellation d'*étrangers*... Tant d'autres problèmes vitaux sollicitaient les hautes-parties contractantes! Le pétrole de Mossoul, le célèbre passage des détroits et le chemin de fer de Bagdad sont tellement plus intéressants!

Aussi ne faut-il pas nous étonner si, devant un si grossier matérialisme, l'Orient méprise l'Europe et ne reconnaît plus la supériorité de notre civilisation; elle la juge à ses œuvres. Avec nos arguties, nos vices, notre vénalité, notre idolâtrie servile de l'Etat-dieu, nous faisons figure, aujourd'hui, devant l'Orient de l'Empire byzantin, et Dieu veuille que le même châtement soit détourné de nous!

Les journaux ont d'autres soucis, mais il s'est passé dans l'Inde depuis la guerre et sans doute encore aujourd'hui, en dépit de la discrétion des agences, un spectacle singulier. Un homme d'aspect frêle mais dévoré de zèle religieux, le mahatma Gandhi soulève des millions d'Hindous contre le joug de l'Angleterre, en des grèves religieuses dans lesquelles le jeûne, la prière, le sacrifice de la vie sont les seules armes opposées aux mitrailleuses et aux bombes d'avions de la police du Royaume-Uni. Il ne se dit ni saint ni prophète mais seulement un homme qui craint Dieu et sait que son âme a un prix inestimable et que le corps n'est rien auprès d'elle. A l'entendre, ni la haine de l'Occidental ni même la passion nationaliste ne l'inspire. « La non-coopération, écrit-il à Tagore, n'est pas dirigée contre l'Occident. Elle est contre la civilisation matérielle et contre l'exploitation des faibles qui en résulte. » Aussi n'est-ce point par la force mais seulement par le refus passif de coopérer aux œuvres mauvaises de l'Occident qu'il compte affranchir l'Occident. Et ce qu'il reproche à l'Europe, ce bouddhiste, c'est tout simplement de n'être plus chrétienne. « Je suis convaincu, dit-il, qu'aujourd'hui l'Europe ne représente pas l'Esprit de Dieu ni le Christianisme mais l'Esprit de Satan. Et les succès de celui-ci sont d'autant plus grands qu'il se montre avec le nom de Dieu sur les lèvres. L'Europe d'aujourd'hui, n'est chrétienne que de nom. En réalité, elle a le culte de Mammon. »

Frappons-nous la poitrine au lieu de nous rechercher des justifications. Gandhi a raison. Nous assistons, en ce moment, à cette entreprise insensée d'une Europe qui doit tout au Christ et à son Eglise, tout encore une fois, ses libertés, ses arts, ses sciences et qui règle les questions de la justice, de l'enseignement, du travail, à l'intérieur comme à l'extérieur, comme si le Christ n'était pas venu, comme s'il n'était pas présent aujourd'hui comme hier par son esprit dans tout homme vivant, par sa grâce dans tout chrétien, par son corps enfin dans la plus humble église de village chaque fois que le prêtre consacre le pain et le vin. C'est là son mal et qui fait qu'elle se retourne avec tant de malaise sur son lit de fièvre, ce qui explique son impuissance à rétablir l'ordre dans un monde bouleversé. On peut dire que, virtuellement, la partie politique est perdue pour l'Europe en Orient tant que la Terre-Sainte ne sera pas redevenue pour elle, avant toute autre considération, la Terre du Christ, le lieu sacré entre tous, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, la Terre où l'homme a conquis son salut et sa gloire. La présence de l'Occident en Orient n'avait qu'un sens : la fidélité. Or, la Terre-Sainte livrée à l'hérésie et au judaïsme, sous le contrôle des marchands, n'est-ce pas l'expression même de notre foi endormie et de notre charité éteinte?

N'en doutons pas, les abandons d'Angora et de Lausanne appellent des répercussions non-seulement nationales, mais humaines d'une gravité insondable, parce qu'ils postulent implicitement ou explicitement l'infernal blasphème des temps modernes qui, sous le nom de laïcité n'est autre que le mépris de l'Incarnation. La laïcisation générale des Etats et des sociétés n'aurait pas été complète sans cette laïcisation suprême et symbolique : au lieu même de la Rédemption, le saint Tombeau livré à tous,

c'est-à-dire à personne, le saint Tombeau qui n'est plus et ne doit plus être qu'un but d'excursion des agences Cook.

\* \* \*

Tremperons-nous donc dans cette indifférence profanatrice? Non, n'est-ce pas, mais au contraire, plus les Etats européens égarés par leurs intérêts égoïstes perdront de vue les raisons de leur prestige en Orient, plus la Terre-Sainte devra être aimée et comprise par nous dans toute sa secrète profondeur comme par nos pères au Moyen Age.

Qu'étes-vous donc allé voir dans le désert? disait le Christ à la foule en parlant de Jean. Un roseau agité par le vent? Qu'étes-vous donc allé voir? Un homme vêtu d'habits somptueux? Mais ces sortes d'hommes ne se rencontrent que dans les palais des rois. Un prophète? Oui et plus qu'un prophète. Car c'est celui dont il est écrit : « Voilà que j'envoie mon Ange devant vous pour vous précéder et vous préparer le chemin. » Ainsi pourrait-on demander à tous les chrétiens dont la pensée se porte vers la Terre-Sainte : « Qu'y voyez-vous? » Ah! que ne la voyons-nous comme un Ange qui nous prépare le chemin! — Prophétique et plus que prophétique, elle n'est pas encore le second avènement du Fils de l'Homme, mais elle le précède et le prépare et c'est pourquoi, en dépit de toutes les trahisons, elle est le lieu sacré que les chrétiens doivent garder jalousement comme le grain de sénévé d'où jaillira l'arbre de toutes les résurrections, l'éternel printemps des nouveaux cieux et de la nouvelle Terre. Centre de l'humanité où tout s'est passé d'abord en figures, puis réellement, l'alpha et l'oméga de toute connaissance, l'image et la ressemblance du Christ lui-même puisqu'elle est la Terre de l'Incarnation... Songez que cette terre a formé sa chair, que le blé et la vigne de cette terre, prélude du mystère eucharistique se sont changés en son corps et en son sang; songez que l'air qui la parcourt et la pénètre a vivifié ses poumons; songez enfin qu'il a dormi sur cette terre, se recueillant ainsi avec elle au sein de son Père, comme avant l'origine de toutes choses. La rêverie se perd dans ces abîmes éblouissants. Ah! qui saurait dignement chanter la Terre-Sainte : il faudrait toutes les lumières d'un théologien, oui, celles d'un saint Thomas car, ce ne serait pas autre chose que composer un office du Saint-Sacrement, célébrer les noces du Christ avec sa création, les délices et la gloire de son habitation parmi nous. Nos pères comprenaient ainsi ce mystère de la Terre-Sainte, qui s'en allaient le bourdon à la main, baiser le calvaire et le tombeau, rapporter à leur foyer un peu du bois de la vraie croix ou des oliviers du jardin de l'Agonie.

Ce fut le Vendredi-Saint, à sept heures du matin, que je vis, pour la première fois, il y a deux ans, la basilique du Saint-Sépulcre. Arrivés de la veille, à midi, nous avions passé le premier soir à refaire le chemin du Cénacle au jardin de Gethsémani. Or, le matin du Vendredi-Saint, une lumière d'une transparence indicible glorifiait la place et les beaux portails romans de la basilique, le ciel où tourbillonnaient des hirondelles enivrées d'azur, les marbres du parvis, les foules de mendicants, allumant leurs haillons, agrandissant, anoblissant leurs gestes de supplication, mettant un mystère, suggérant à l'âme, au-delà des sens, comme une apparition, quelque chose de très grand, de très ancien et éternellement vivant, des siècles de gloire et de foi sous le vol des bannières des Croisés, une vision héroïque et religieuse que toute notre race marquait de sa flamme et de son accent. Tout cela nous transportait, nous transfigurait nous-mêmes, petit groupe de pèlerins, pendant que nous attendions le bon plaisir du mustilman en vieux veston et coiffé du fez, juché sur une échelle, une grosse clé à la main; il ne différait guère, d'apparence, ce musulman, des marchands de tapis qui nous obsèdent dans les arcades de la rue de Rivoli; pourtant à considérer qu'il était le descendant de la famille à laquelle Saladin avait concédé le privilège exclusif et héréditaire d'ouvrir et de fermer les lieux saints, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer; je regardais avec amour cette clé dont il jouait nonchalamment, ignorant l'insondable pouvoir de cette clé que les Anges devaient adorer en frémissant, qui devait rayonner plus que le soleil dans le Paradis; cette clé qui nous introduirait dans le Saint des Saints. Comme la lance dans le côté du Christ, cette clé qui ouvrait les portes du cellier secret où l'épouse s'enivre du vin des noces. Ah! qu'elle se hâtât de nous introduire dans cet étroit espace où sont renfermés le calvaire et le sépulcre du Fils de l'Homme,

son agonie, sa mort et sa résurrection! Je regardais l'élégant petit édifice qui fait saillie; on l'appelle la chapelle des Francs, et c'est par là, honneur insigne, qu'on montait jadis à la chapelle du Calvaire. Comment allons-nous trouver ces lieux, dont la grandeur dépassera toujours les sens? Que nous importe. Ce n'est pas avec les sens que nous chercherons la présence de notre Sauveur, nous ne venons pas ici en curieux, mais comme l'aveugle né qui, dans sa nuit, crie au Fils de David: « Seigneur faites que je voie. » Ainsi revêtons-nous lorsque soudain les portes s'ouvrent. Nous nous trouvons porté par la foule, les yeux aveuglés par l'ombre immense ou luisent les icônes d'or, les marbres, la forêt des lampes d'argent; puis aussitôt rejetés vers la droite, dans un escalier très sombre, très pénible, aux marches tournantes et très élevées, nous accédons à une chapelle où, sous un plafond très bas, et très obscur, soutenu par deux gros piliers, trois autels apparaissent vaguement: celui de la Mise en croix et celui du *Stabat*, que desservent les Latins; celui du Calvaire proprement dit, qui appartient aux Grecs. En ce moment, les Franciscains officient à l'autel de la Mise en croix; ils chantent la Passion sur un ton nasillard; le récitant et le Christ en plain-chant, le chœur de la foule juive en polyphonie. Grecs, Belges, Français, Hollandais, Syriens, Anglais, Américains, Espagnols, serrés les uns contre les autres, suivent sur leurs missels, et comme il fait très obscur et que la lueur qui tombe des lampes suspendues complique plutôt les ténèbres qu'elle ne les dissipe, ils s'éclairaient de cierges minces comme des fils qui se liquéfient rapidement sur la main. L'atmosphère chaude, l'odeur des cires fondues, de l'encens, les chants des moines entêtent et attristent. On voudrait s'élançer vers ces autels dont la foule nous sépare; mais peu à peu, le chant de la Passion, cette piété ardente des assistants nous entraînent et nous font revivre sous les yeux le jour unique entre tous les jours.

Au lieu où le Patriarche écoute le récit du supplice de son Dieu, le Christ fut cloué à la croix; à l'endroit où je vois la Madone, au cœur transpercé d'un glaive d'argent, étendre ses mains chargées d'ex-votos, croix, bijoux, bracelets, sur le petit autel orné de fleurs rouges. La Mère douloureuse se tenait debout; la Croix elle-même s'élevait où je vois, immense, le Christ byzantin incliner la tête; la plaie de son côté saigne. Au-dessus de lui, chavire un ciel fou d'Apocalypse, embrasé de chérubins aux ailes de flammes, et d'étoiles en fusion, et le livre que l'Ange donna à dévorer à saint Jean resplendit terriblement au milieu des esprits et des astres.

Cette première impression a quelque chose de tragique, de sauvagement, de désolé. Plus que la miséricorde du Sauveur, on y sent l'épouvante du crime, l'horreur de la nature devant un tel forfait; et le silence du Christ, au milieu de l'abandon et de la dérision de tous, écrase notre cœur. A qui donc pense l'Innocent chargé de nos péchés? Sans doute à tous ceux, innombrables, qui repoussent la Rédemption et préfèrent leurs ténèbres, à tous ceux qui l'ont trahi, condamné, crucifié, à Judas, à Caïphe, à Pilate, aux princes des prêtres, et peut-être aussi à tous ceux qui l'aimeraient mais n'ont pas le courage de le suivre, au jeune homme riche de l'Évangile, qui s'en alla tout triste parce qu'il avait de grands biens; alors sa tête se relève un moment vers le ciel et murmure: « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font! ». Auprès de lui, les saintes femmes et le disciple bien-aimé, les seuls fidèles qu'il ait gardés, suivent avec une immense détresse cette agonie sans nom. Le Christ les regarde « Voilà son royaume préféré, celui de la vie cachée, où il sera toujours reçu comme l'Époux bien-aimé. N'aurait-ce été que pour délivrer ce royaume et le donner à son Père, il ne regrette pas de s'être confié à cette mort ignominieuse. Mais son amour veut aller plus loin encore. C'est toute la terre, toute la création qu'il veut attirer, à sa croix. *Omnia adme trahan*. Il s'est incarné non pas seulement pour sauver les âmes, mais pour glorifier les corps, régner sur les sociétés; il faut que l'ordre humain le reconnaisse, qu'il domine de sa croix la couronne même des rois, que la puissance comme le courage reconnaisse en elle son symbole. Et c'est pourquoi, parmi ceux mêmes qui l'ont crucifié, parmi ce monde païen qui l'ignore encore, il va choisir un témoin qu'il touche de sa grâce. Avec saint Jean, avec les saintes femmes, il y avait au Calvaire, le centurion à cheval, qui commandait les soldats romains, il se tenait en face de la croix, et quand Jésus poussa son grand cri et remit son âme à son Père, quand la terre trembla et que les rochers se fendirent, il rendit, le premier, témoignage à la divinité du supplicié en disant: « Cet homme était vraiment le fils de Dieu. » Trois ans auparavant, comme une préfigure de celui-ci, c'était un autre

centurion romain qui, à Capharnaüm, par l'humilité et la droiture de son cœur voit tomber sur lui cette louange: « Dans Israël même, je n'ai pas trouvé une si grande foi... Rome, et en Rome, tout l'ordre occidental prend déjà conscience de sa mission à rendre dans tous les lieux du monde le témoignage de la divinité du Christ. »

J'ai été profondément frappé, en Orient, de voir comme du plus loin de son histoire, en dépit de ses reniements officiels, la France avait continué ce témoignage en face du monde: C'est que de l'eau salvatrice du baptistère de Reims, de l'onction de la sainte ampoule, ses rois étaient sortis marqués de ce signe, et lorsque Psichari découvre, au désert, sous cette figure du Centurion, la mission véritable de sa patrie en Orient, il voit juste. Qu'elle le veuille ou non, la France aura beau renier sa vocation, elle la portera jusqu'à la fin du monde; comme sa croix et comme sa gloire. A ceux qui douteraient de cette héroïcité persistante de notre race, nous demanderions où sont nés les saints légendaires de notre temps, les Père de Foucault, les Psichari, les du Plessis, les d'Arnoux. Devant tant de fidélité, c'est le cas de répéter avec saint Paul: « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. »

Encore aujourd'hui, à chaque pas que nous faisons dans les ruelles de Jérusalem ou dans les campagnes de Judée, de Samarie et de Galilée, mille vestiges des Francs, arcs de voûtes à demi-cachés dans les bazars, piliers encastrés dans la muraille, ruines de châteaux et de monastères, témoignent de nos services séculaires. Sans doute, hélas, depuis le mandat anglais, plus une inscription française ne se lit au fronton des boutiques; elles sont remplacées par l'anglais qui s'affirme au-dessus de l'arabe et de l'hébreu; et les Palestiniens, même ceux qui furent élevés dans nos écoles, ne nous adressent plus la parole que dans la langue des nouveaux protecteurs. Le matin du Vendredi Saint, sur le parvis même du Saint Sépulchre, un ancien élève de nos Prêtres nous disait avec une ingénuité cynique: « Eh! oui maintenant que les Anglais sont ici, nous devons oublier votre langue pour apprendre la leur. Et pourtant (l'instruction qu'avait reçue ce Musulman en était un ironique témoignage), ce n'est pas seulement le passé qui parle de nous! En dépit de vingt années de persécutions, ce sont toujours nos ordres religieux que nous voyons fleurir les plus nombreux à côté de l'ordre illustre des Franciscains italiens dont c'est le privilège de garder spécialement les lieux saints: Françaises, les sœurs de Saint Vincent de Paul qui dans leur vaste hospice et sous la direction de l'admirable Mère Récarnier, abritent des enfants, des orphelins, des aveugles, des vieillards infirmes, desservent l'hôpital municipal et nourrissent les lépreux de Siloé; Françaises, les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition qui soignent les malades, dans le magnifique hôpital Saint-Louis élevé grâce au zèle et à la générosité de l'inlassable instigateur et bienfaiteur des œuvres de Jérusalem le regretté comte de Piélat; Françaises les Carmélites du *Pater*, qui sur le mont des Oliviers, prient au lieu même où le Christ se retirait la nuit pour s'entretenir avec son Père; Françaises, les Bénédictines du Calvaire qui non loin de Gethsémani chantent les louanges de l'Époux des âmes et ont fondé un orphelinat pour les jeunes filles grecques et catholiques; Françaises, les Dames de Sion qui ont voué leur vie à la conversion d'Israël; Français, les Bénédictins de la Pierre qui vire qui ont sur le mont du Scandale, dans leur monastère, un séminaire pour les Syriens; Français, les Passionnistes qui ont établi une résidence et un dispensaire à Bethanie; Français, les Lazaristes qui ont une école apostolique; Français, les Trappistes qui ont défriché le désert d'El Atroun et l'ont couvert de vignes et d'arbres fruitiers, continuant dans leur couvent de N.-D. des Sept-Douleurs l'œuvre de Rancé au milieu des plus dures épreuves; Français, les Dominicains qui, dans leur couvent de Saint-Etienne, non loin de la porte de Damas, font revivre en eux la science des Écritures qui brilla dans saint Paul et mènent à l'ombre du premier martyr des travaux d'exégèse sur les textes bibliques qui font l'admiration du monde entier; Français, les Pères blancs qui ont à Sainte-Anne, un séminaire Melchite; Français, les illustres frères des écoles chrétiennes dont l'enseignement est la gloire de l'Orient; Français enfin les Augustins de l'Assomption qui se sont consacrés à l'œuvre des pèlerinages, en ont été les premiers initiateurs et par là ont non seulement réveillé en Occident la dévotion des lieux saints mais ont souvent provoqué autour du Tombeau du Christ la fondation de nouvelles maisons religieuses entre autres celle des Lazaristes et des Dominicains. Générosité incomparable de tous ces religieux français! Rien ne les lasse, ni l'isolement où ils se sentent ni l'incertitude, pour ne pas dire plus, de leur situa-

tion légale. On les voit toujours poursuivre, avec le sourire d'enfant qu'ils ont dans les yeux la tradition séculaire de leur race apotolique qui a toujours su allier aux plus hauts rêves le sens pratique le plus précieux. C'est ainsi qu'à Abougoch les bénédictins ont relevé le monastère roman et défriché tout autour les terres empierrées; ils ont travaillé pendant huit ans et maintenant comme à El Abronn, chez leurs frères les trappistes, vergers et vignes sont au milieu des solitudes stériles.

« Ainsi à Cariathiasim, sur le haut lieu où l'Arche d'Alliance était gardée avant que David ne fut venu la prendre au son des harpes et des tambourins, une religieuse de Saint-Joseph, étonnante de verveur malgré son grand âge, a voulu relever de ses ruines l'église byzantine qui vénait ici le souvenir de l'Arche d'Alliance et la consacrer à la louange de la Très Sainte Vierge que préfigurait l'Arche. Je revois cette colline telle qu'elle m'apparut au crépuscule. La religieuse allait et venait parmi les ouvriers, les échafaudages. Déjà les piliers se dressaient, les toits s'achevaient. De gros nuages roulaient rapidement et très bas au-dessus de nos têtes. Un vent froid soufflait et faisait de ce site puissant et sévère comme une vision de l'Ancien Testament. La vallée de Sarce s'étendait, blême, à nos pieds. Et la vieille religieuse circulait, très simple, l'air bon enfant sous sa cornette, portant gaillardement ce rêve étonnant d'évoquer par la pierre, les marbres et l'or, l'Arche d'Alliance entre le ciel et la terre qui calme tous les orages, Marie la médiatrice universelle qui suspend les colères du Très-Haut.

Ah! encore une fois, devant tant de fidélité, ce n'est point le découragement qui doit saisir notre cœur, à nous chrétiens d'Europe. Sans doute, pour le moment, la partie politique est perdue. Mais, en revanche, il me semble que nous comprenons mieux l'importance spirituelle de notre dévotion au Calvaire et au Saint-Sépulcre; il me semble que le désir d'y aller appuyer nos lèvres, d'y prosterner notre foi se fait toujours plus fréquent et plus fort et la recrudescence des pèlerinages où je tiens à saluer, ici, le zèle éclairé qu'y apportent les Pères Augustins de l'Assomption, est, n'en doutons pas, le signe d'une grande espérance; et si la Belgique, ici, comme la France, se montre la plus empressée à répondre à l'appel du Golgotha, c'est aussi dans la tradition de notre glorieuse sœur dans la foi et le dévouement, et qui donc oublierait que Godefroy de Bouillon était de son sang?

Un soir, que j'étais au Calvaire, à peu près seul, et que je ne

pouvais me détacher de ce disque de cuivre qui, sous l'autel, entoure l'orifice de la croix, je me sentis assez brutalement touché à l'épaule: c'était un moine grec qui me signifiait durement de m'éloigner. J'avais oublié que le schisme détenait cet autel que cet autel n'était pas à nous, et je m'écartais avec tristesse jusqu'au fond de la chapelle, lorsque soudain mes yeux furent attirés par les vitraux de la chapelle des Francs, qui luisaient à gauche à travers les barreaux comme la fournaise de Babylone où les trois jeunes hommes rendaient gloire à Dieu. Un indicible appel venait de derrière cette grille scellée où dans les flammes purificatrices, me semblait se concentrer tout l'amour, toute la soif d'immolation de ma race et j'entendis murmurer la parole du cantique: « Mon bien-aimé m'a regardé à travers les barreaux. » Alors, une immense joie m'envahit, je compris qu'en dépit de tous les obstacles que l'enfer mettrait entre son Epoux et elle, la France aurait toujours, à travers les barreaux de sa géole le regard de son Bien-Aimé qui ne lui a pas en vain révélé spécialement les secrets de son cœur divin. Car les dons de Dieu sont sans repentance. Comme la Sulamite, elle pouvait dire, hélas! : « Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée. » Mais aussi « Cherchons celui que mon cœur aime... Je l'ai saisi et je ne le laisserai pas aller jusqu'à ce que je l'aie amené dans la maison de ma mère. »

Ah! les Grecs pouvaient garder, sous la surveillance anglo-juive, toute l'apparence matérielle du Calvaire; nous le possédions en esprit et en vérité. Ce n'est pas en vain qu'à Nazareth la gloire du Thabor et le parfum de la vie cachée de Jésus envirent, plus que nulle part ailleurs, l'humble couvent de Clarisses françaises, où le Père de Foucauld vécut, pendant dix ans, inconnu, comme Frère Convers! Ce n'est pas en vain que, sur le mont des Oliviers, au lieu même où le Christ se retirait pour prier et où il enseigna à ses disciples l'Oraison dominicale, derrière les grilles noires des Carmélites françaises, il continue dans le cœur de ses épouses immolées avec lui d'invoquer pour nous son Père. En Terre-Sainte, notre race prie et souffre toujours en union avec la Passion du Fils de l'Homme. Comment ne pas croire qu'il viendra pour elle et pour toute la chrétienté, le matin de Pâques, où nous verrons nos nations ressusciter avec lui et en lui pour établir enfin sur la terre, selon les promesses de son cœur divin à une humble fille de Bourgogne, le règne de sa Justice et de son Amour.

ROBERT VALLERY-RADOT.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### La Paix du Cardinal

Il n'y a pas à revenir sur le prestige mondial dont s'entourait le grand et saint Cardinal Mercier et que sa mort nous a révélé dans toute sa puissance. J'ai osé écrire que s'il eût ceint la tiare, il n'aurait pas joui d'un crédit plus universel. Le monde entier a suivi pas à pas, écrit Mgr Baudrillard dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février) la lente et douloureuse agonie du prince de l'Eglise qui s'éteignait lentement, comme descend à l'horizon de la mer ou des plaines infinies, le globe de feu du soleil.

Sa mort a soulevé une émotion immense, elle n'a laissé aucun peuple indifférent, alors que la disparition simultanée de deux autres princes de l'Eglise, qui avaient cependant une autre éminence que leur titre, a passé inaperçue.

D'où venait cet extraordinaire rayonnement? A une heure tragique de l'histoire, il est apparu, au milieu du silence forcé de Rome, comme la voix de la conscience humaine, comme la plus haute représentation de la Justice et du Droit. Il a soulagé, libéré l'univers atterré, écrasé sous l'empire de la force. Il a sur le plus vaste théâtre qu'on puisse imaginer, à la vue de tous les peuples, incarné l'idéal, personifié l'idée plus forte que la matière, donné à l'aspiration universelle de l'humanité une expression souveraine de sereine majesté. Il a été, au moment voulu, l'homme de la

situation et il sera impossible à l'histoire de raconter la guerre mondiale sans évoquer le Cardinal qui la domina de toute la hauteur de son intelligence et de sa foi. Il est entré vivant dans l'histoire et tout son siècle l'a salué comme la plus haute figure contemporaine. La gloire des grands généraux pâlit devant la sienne, parce qu'elle est celle du penseur, du philosophe, elle est d'un ordre supérieur, elle relève de l'absolu et fait entrer le cardinal Mercier dans la pléiade des quelques grands hommes qui ont exercé une influence sur le monde entier et tracé leur sillon dans la mémoire des générations.

Mais il est un autre prestige qu'exerçait le cardinal sur ceux qui l'approchaient et opérait comme un charme. Tant d'étrangers de marque qui ne se résignaient pas à quitter la Belgique sans l'avoir visité ou qui venaient tout exprès pour le voir, ont confessé qu'ils avaient rencontré un grand homme, sans doute, étonnamment accessible, mais en ajoutant qu'ils avaient été séduits par un je ne sais quoi vraiment indéfinissable.

Lord Halifax disait de lui qu'il était un de ces hommes rares auquel on pouvait tout dire, devant lequel on pouvait se révéler jusqu'au fond. Hilaire Belloc avouait qu'il éprouvait à son contact comme un rajeunissement spirituel. Maurras, un instant troublé devant cette grandeur, ne peut se défendre d'une délicieuse impression qui le rassérène.

Que de fois j'ai entendu des personnes de haute spiritualité, des religieuses surtout, des âmes pourvues d'antennes très fines, reconnaître qu'une sorte de halo mystique couronnait ce front



auguste et qu'un fluide surnaturel s'échappait pour ainsi dire de sa personnalité. Qui de nous d'ailleurs n'a pas ressenti cette atmosphère spéciale qui l'environnait, cette aura mystérieuse qui lui était propre? Il y a des âmes qui fleurissent bon, qui exhalent en quelque sorte la bonne odeur de la grâce sanctifiante et plusieurs saints avaient le don spécial de les discerner comme ils souffraient de l'infection du péché. Mais le cardinal dégageait, me semble-t-il, une impression particulière de sérénité et de paix. On sentait tout de suite auprès de lui que la paix régnait dans son âme harmonieuse et qu'elle rayonnait sur son entourage. Une parfaite possession de soi, la maîtrise souveraine de la raison, au dedans la tranquillité de l'ordre, transparaisant au dehors et répandant son influence pacifiante. C'était dans le regard limpide, dans l'accent d'une voix très douce, dans les inflexions suaves, dans son sourire habituel quelque chose de si apaisant qui vous enveloppait et vous pénétrait irrésistiblement. Ah! certes, il n'était pas impassible, il était au contraire doué d'une sensibilité délicate, d'une vive impressionnabilité, mais on sentait confusément d'abord, puis plus distinctement, que l'accoutumance de la vertu régissait son intérieur, dominait tous les mouvements et faisait régner sur toutes ses puissances la suprématie de la raison et de la foi. On se persuadait aisément que nulle bourrasque, nulle tempête n'aurait pu secouer, encore moins faire chavirer sa barque dont il tenait d'une main sûre le gouvernail. De là cette égalité d'humeur, cette patience indémontable, cette parfaite domination de soi, cet empire sur toutes les émotions qui ne se laissait jamais surprendre.

Il est clair qu'il n'était pas né comme cela et que cette noble quiétude chez une telle nature était le fruit de longs efforts. Avec cette simplicité et, je dirais presque cette candeur des grands hommes qui leur permet de se raconter eux-mêmes sans la moindre fatuité, il avait dit lui-même dans cet admirable discours prononcé à l'assemblée jubilaire de Malines :

« A mon âge, eu égard à l'intimité d'âme qui nous unit, vous me permettez cette confiance : comme tout le monde, j'ai joué et j'ai souffert en ma vie; mais jamais, je n'ai été malheureux. Ni aux années de paix, ni dans les épreuves ni dans les succès je n'ai cessé de garder au plus intime de mon être le repos, l'assurance et la paix.

« Et parce que je voudrais vous voir tous heureux, parce que j'ai contracté envers vous aujourd'hui une dette de reconnaissance que je serais ravi de vous payer par un bienfait, par celui qui m'apparaît le plus précieux de mon existence, laissez-moi vous livrer le secret d'aller à la source de la sérénité chrétienne; il réside dans la donation confiante de soi à la Bonté de Dieu. »

D'accord, mais cette voix d'outre-tombe ne trompera personne; se donner à la Bonté divine est aisé, mais se reprendre aussi et se livrer à l'égoïsme est plus aisé encore. Et le secret véritable de cette paix auguste qu'il ne perdit jamais, même aux heures les plus sombres et apparemment les plus désespérées, c'est la haute discipline d'une volonté maîtresse qui subordonne à Dieu, aux vouloirs divins, toutes les passions du cœur pour s'établir à demeure dans la paix même de Dieu.

Le grand Cardinal, lui-même, a merveilleusement exposé cette doctrine dans ce petit livre qui est son chef-d'œuvre de spiritualité : *A mes Séminaristes*.

Qu'on relise ces belles pages de la sixième conférence : *La Paix de l'Âme*, avec cet exergue : *Dominus det nobis unum pacem*. Que le Seigneur nous donne sa paix et on y trouvera, sous la plume d'un maître, la théorie de cet art qui restitue au saint l'intégrité primitive, qui réajuste la lyre désaccordée de notre nature déchue. On y trouvera la clef de cette âme du Cardinal qui régna sur le monde parce qu'il sut régner sur lui-même, qui exerçait sur les autres cette action lénifiante et pacificatrice parce qu'il qu'il s'était pacifié lui-même en triomphant de l'antagonisme des passions par l'hégémonie de la raison, en brûlant l'égoïsme dans les flammes de la charité.

Pas plus que nous, ces hommes extraordinaires n'échappent aux fluctuations de la vie, aux vicissitudes de l'existence, mais ils se sont habitués à vivre dans l'aire de la foi d'où ils dominent les événements. Le Cardinal, au milieu de tous les tracas de son administration, au sein de toutes les difficultés et de toutes les luttes, restait ruisselant de paix. Ce doux possédait la terre.

J. SCHYRGENS.

## Les « fruits » de Locarno

D'après un article de Hugh F. Spender : Les Fruits de Locarno, dans *The Fortnightly Review*, de janvier 1926.

Feu Page, qui fut naguère ambassadeur d'Amérique à Londres, disait que les Anglais dépassent, du point de vue du cérémonial, toutes les autres nations. Si Page avait vécu assez longtemps pour assister à la signature des traités de Locarno dans la « chambre dorée » du ministère des Affaires étrangères, il aurait dû avouer que la simplicité de cette procédure fut ultra-démocratique.

La mort de la Reine douairière avait été cause de la suppression de plusieurs cérémonies primitivement projetées à cette occasion, mais il faut reconnaître que la simplicité de la signature des traités fut réellement impressionnante. Quelqu'un l'a comparée à une séance d'un conseil d'administration, et, peut-être, a-t-il eu raison, mais il aurait pu ajouter que ledit conseil était composé des dirigeants de l'Europe. Pour la première fois, les journalistes assistèrent à la séance, qui portait un caractère de solennité, lequel faisait appel à l'imagination et lui faisait entrevoir les Etats signataires coopérant harmonieusement les uns avec les autres.

Les discours des ministres étaient éminemment appropriés à la situation; ils parlaient de collaboration et de réconciliation; ils respiration la haine de la guerre et le désir d'oublier l'amertume du passé. « A la lumière de ces traités, nous sommes tous de bons Européens! » dit M. Briand, et, dans sa réponse, M. Stresemann abonda dans le même sens. L'un et l'autre firent, à proprement parler, appel à un idéal représenté par les futurs Etats-Unis d'Europe. En même temps, tous les orateurs se rendaient compte que Locarno n'était qu'un commencement. « Le commencement de fort grandes choses peut-être », dit M. Vandervelde, dans un discours bref, mais éloquent.

D'autre part, Sir Austen Chamberlain déclara son irréductible détermination de poursuivre l'œuvre de pacification dans le même esprit. Et tous ceux qui eurent plus tard l'occasion de parler aux délégués purent se convaincre que le terrain avait été effectivement bien préparé. Sur un des murs de la salle où les traités furent signés on voit le portrait de Lord Castlereagh qui, au congrès d'Aix-la-Chapelle, sut accomplir cette œuvre magnifique : ramener la France au sein du concert européen. Sir Austen admire grandement, on le sait, Lord Castlereagh, et le même désir de réconcilier les nations l'anime certainement. Il a parlé de l'Allemagne exactement comme Castlereagh eût pu le faire de la France en 1818.

Le chancelier du Reich a répondu au ministre des Affaires étrangères en faisant entendre une note discordante. On l'en a blâmé, mais, au fait, n'eût-il pas raison de parler de la Rhénanie? Les Allemands sont nettement d'avis que, le pacte conclu, il ne reste plus pour la France et l'Angleterre aucune raison de prolonger l'occupation militaire de territoires allemands, comme si le Reich était toujours dans la situation d'une nation vaincue. Il est juste d'ajouter que, dans ses concessions à l'Allemagne, M. Briand est allé bien au-delà de ce qu'avait fait M. Herriot. Si les nouvelles réformes sont appliquées dans l'esprit qui s'est manifesté dans les discours de Sir A. Chamberlain et de M. Briand, les habitants de la Rhénanie en éprouveront certainement un immense soulagement. D'autre part, aux Allemands de s'armer de patience : il ne faut pas qu'ils exagèrent, comme ils sont enclins à le faire, le moindre petit incident et se livrer, à tout bout de champ, à des protestations parfois extravagantes.

M. Briand, peut-être désireux de faire des concessions à l'esprit militaire du peuple français, ne semble pas désireux de réduire, dès à présent, de façon sérieuse les effectifs des armées d'occupation. Cela est regrettable : plus longtemps la Rhénanie subira la présence de troupes étrangères avec tout l'appareil de guerre, plus les plaies qui existent et qu'on n'a laissées la guerre et l'époque d'après-guerre seront lentes à se cicatriser.

Peut-être serait-il sage de supprimer la haute commission interalliée des pays rhénans qui existe toujours, et qui reste un symbole d'oppression dans le passé et de souvenirs amers, et en même temps, de retirer totalement les troupes étrangères qui restent encore sur le sol allemand. L'Allemagne se dira alors qu'elle est traitée sur un pied d'égalité parfaite.

On dit parfois, il est vrai, que la présence d'armées étrangères en Rhénanie est toujours nécessaire pour rappeler à l'Allemagne qu'elle doit payer exactement les réparations.

Mais l'aventure de la Ruhr et le retrait final des troupes françaises n'ont-elles pas démontré qu'il est vain d'employer la pression armée pour forcer un débiteur à payer ses dettes? Si l'Allemagne ne satisfait pas aux stipulations du plan Dawes, la présence d'une armée étrangère en Rhénanie sera impuissante à lui soutirer un mark-or de plus. Mais l'Europe sera derechef en convulsions. Un nouveau plan Dawes sera peut-être nécessaire : toutefois ce n'est pas par des manœuvres militaires à Coblenz ou à Spire que ce résultat sera atteint.

En réalité, il n'est guère vraisemblable que l'Allemagne fasse faillite à ses engagements, car le plan Dawes recèle le mécanisme de sa propre révision, et l'Allemagne pourra se faire écouter si on a de sérieuses raisons de supposer qu'elle n'est véritablement pas à même de payer, à une certaine date, le montant entier de l'annuité.

Passons à la question du contrôle des armements de l'Allemagne. Au point où en sont aujourd'hui les choses, il est inutile. Tout pays peut potentiellement fabriquer des munitions, en adaptant son industrie à des buts de guerre. Le développement industriel de l'Allemagne, extension de ses fabriques chimiques, à ses usines de fer et d'acier, ne saurait être arrêté. A supposer qu'elle soit décidée à se préparer à faire la guerre, il est absurde de croire qu'on pourrait l'en empêcher indéfiniment. Le seul remède git dans le désarmement moral : traiter les Allemands de façon à leur inspirer le désir de paix et leur apprendre à coopérer avec leurs ci-devant ennemis. Aussi, si l'Allemagne reste désarmée, son désir de voir les autres Etats réduire leurs armements doit être pris en considération. Le traité de Versailles ne fait-il pas du désarmement de l'Allemagne le prélude d'autres désarmements?

D'autre part, les Allemands ne doivent pas être déraisonnables. Ils ont déjà beaucoup obtenu. Si, à Genève, ils font retentir l'air de leurs griefs, ils desserviront leurs propres intérêts. Il convient de leur recommander d'agir avec prudence, au risque de perdre les nouvelles sympathies qu'ils ont su acquérir. Le désarmement viendra, sinon l'Europe redeviendra la proie de l'esprit guerrier. Il viendra, lorsque la France se sera assurée qu'elle dispose de la sécurité dont elle a besoin. Il serait extrêmement peu sage de la part des Allemands de trop précipiter les choses. La S. D. N. a convié l'Allemagne à prendre part à l'activité de la commission de désarmement récemment nommée, ce qui prouve que l'opinion allemande ne sera pas ignorée.

## TCHECOSLOVAQUIE

### Son évolution

*M. Bruce Lockhart passe en revue dans le Times l'évolution de la Tchécoslovaquie depuis la débâcle de la monarchie austro-hongroise.*

C'est un axiome médical, paraît-il, que le corps humain se transforme complètement tous les sept ans. Ce principe peut-il s'appliquer à la politique? On n'en sait rien; mais il est certain que les dernières sept années de l'existence de la Tchécoslovaquie forment une phase bien définie de son histoire.

Disons de suite que les succès dépassent de beaucoup les erreurs et les bévues. Ayant réussi à mettre de l'ordre chez elle, la république tchécoslovaque est, à l'heure qu'il est, le pays le plus stable à l'Est du Rhin. Les progrès réalisés ont dépassé les espérances des plus optimistes. Au moment où la Tchécoslovaquie naissait, le chaos et l'anarchie qui régnaient dans l'Europe centrale menaçaient son berceau de tous les côtés.

Le spectre du bolchevisme dominait de son ombre tout le pays; à côté Teutons et Magyars ricanèrent à l'idée des Tchèques maîtres chez eux. Les Alliés eux-mêmes tremblaient à l'idée de voir leur œuvre couler et tomber en ruines. A l'heure qu'il est, tout est changé et les minorités allemande et magyare elles-mêmes ont cessé de croire au caractère éphémère de la Tchéco-Slovaquie. A sa permanence croient aujourd'hui l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie elles-mêmes. C'est la récompense du travail ardu des dernières sept années.

Les fondements de l'édifice nouveau ont été jetés entre 1918 et 1925. Cet édifice n'est pas encore achevé; il se dresse altièrement

au-dessus du sol. Ces fondements sont-ils bien solides? Reste-t-il beaucoup à faire encore?

Les faiblesses de l'Etat tchèque sont aussi évidentes que ses avantages naturels. Sur une population de moins de 14 millions, 8 1/2 millions et demi sont tchèques ou slovaques, et une partie notable de ces 8 1/2 millions sont opposés à la politique slovaque actuelle de Prague. La minorité allemande (plus de trois millions) est mécontente du sort qui lui est fait. La minorité hongroise compte 750,000 âmes.

Jusqu'ici le pays avait été gouverné par une coalition nationale presqu'exclusivement tchèque. Elle devient moins indispensable actuellement et la prospérité future de la Tchécoslovaquie dépendra, dans une grande mesure, de l'aptitude des hommes d'Etat tchèques à concilier les minorités mécontentes.

En attendant, les relations entre les Tchèques et les minorités ne sont guère satisfaisantes, bien que les haïnes nationalistes aient certainement décliné depuis 1918. Au cours des dernières élections, le parti chauvin allemand, tout comme les chauvins tchèques, ont essuyé des défaites sérieuses.

Dans le domaine extérieur, la république tchécoslovaque a enregistré des succès frappants.

Rien qu'à un point de vue strictement technique, M. Benès, ministre des Affaires étrangères, est un des premiers d'Europe. Le commerce prospère. La Tchécoslovaquie peut, du point de vue des ressources naturelles, se comparer à la Belgique. Ses exportations ne font qu'augmenter. La crise industrielle qui avait été le résultat de la politique de déflation trop rapide de feu M. Rasin a été presque surmontée. 50 % de la population s'adonne à l'agriculture.

Le zèle des Tchèques pour l'instruction publique avait survécu à des siècles d'oppression; aussi, une des premières tâches de la nouvelle république a-t-elle été de développer autant que possible l'enseignement, spécialement dans la Slovaquie arriérée.

C'est, du reste, surtout dans le domaine des finances que le Gouvernement tchécoslovaque a obtenu les plus sérieux succès. Inspiré par le docteur Rasin, le ministre remarquable assassiné en 1923, le ministère des Finances s'était, dès le début, opposé à ces deux fléaux d'après guerre : les dépenses exagérées et l'inflation. Malgré quelques errements, on est venu à bout de l'un comme de l'autre mal. L'équilibre budgétaire a été rétabli; la couronne est stabilisée depuis plus de deux ans; de gros emprunts ont été contractés à l'étranger qui sont cotés au-dessus du pair.

Malgré tous les efforts de Moscou, il y a très peu de communistes dans le pays et il n'y a pas de troubles intérieurs sérieux. Il est vrai qu'aujourd'hui le parti communiste compte 41 membres à la Chambre des Représentants et 20 au Sénat, et est devenu, du point de vue numérique, le second parti du pays. Ce fait s'explique : on compte en Tchécoslovaquie plus de trente partis qui tous, ont un caractère strictement national. Les communistes sont les seuls qui comptent dans leurs rangs des représentants de toutes les nationalités. Sur les bancs communistes siègent, à l'heure actuelle, 34 Tchèques, 7 Slovaques, 11 Allemands, 4 Magyars, 4 Ruthènes et 1 Polonais. Le parti communiste constitue, ensuite, à proprement parler, la seule opposition dans tout le pays, puisque, des années durant, les social-démocrates eux-mêmes, ont été représentés dans les gouvernements bourgeois sans parvenir à réaliser les réformes socialistes. D'innombrables mécontents, appartenant soit aux social-démocrates, soit aux minorités nationales, ont donc voté pour les communistes par dépit. Ceux-ci, tout en reconnaissant la suprématie de la III<sup>e</sup> Internationale, ne font à peu près rien pour se conformer aux ordres de Moscou.

Une bonne part de la situation si favorable dans laquelle se trouve la Tchécoslovaquie est due non aux avantages dont l'ont fait bénéficier les traités de paix, mais aux qualités du peuple : à l'endurance des Tchèques, à leur volonté bien déterminée de justifier leur droit à la liberté. Au cours de toute leur histoire, les Tchèques s'étaient habitués à ne compter, dans leurs guerres, que sur eux-mêmes; ils ont tâché de faire de même, ces « Prussiens slaves », dans l'œuvre de consolidation de ce que la guerre leur avait donné. Ils rappellent les Ecossais par leur obstination, par leur soif passionnée d'instruction, par leur aptitude à économiser, par leur frugalité et leur capacité de travail. D'autre part, race longtemps opprimée, ils se sont habitués à dissimuler leurs sentiments; il suspectent volontiers les étrangers et n'accordent pas facilement leur confiance. Depuis la victoire le vin de la liberté leur a quelque peu monté à la tête : ils ne tolèrent pas la critique même amicale, ils font preuve d'une suffisance parfois au plus haut point aga-

cante. D'autre part, ils ont, dans le domaine politique, le véritable instinct de paix et de « reconstruction »; ils savent pratiquer le compromis et le *fair play*: vertus qui, hélas, manquent entièrement à certains de leurs voisins.

A ceux qui prétendent que les Tchèques sont d'excellents serviteurs, mais de mauvais maîtres; qu'ils n'ont produit jusqu'ici ni de grands administrateurs, ni de grands hommes d'affaires, ni de grands capitaines d'industrie, ni de grands banquiers, on peut répondre par ces quatre noms: Masaryk, Benès, Rasin, Soehla. Le patriotisme ardent qui brûle dans le cœur des Tchèques, le désir passionné de faire comme ces quatre hommes dont l'habileté est exceptionnelle, nous sont garants qu'ils auront, dans les années à venir, des successeurs dignes d'eux.

## CHINE

### Conditions de travail

*D'après un article de la Revue Internationale du Travail*: Les conditions de travail en Chine.

Le *Foreign Office* a réuni et publié récemment en volume une série de rapports consulaires sur les conditions de travail en Chine, établis par les agents consulaires britanniques. Ces rapports l'ont été à la suite de questions posées à la Chambre des Communes au gouvernement et d'une lettre de M. Mac Donald, alors ministre, à l'envoyé britannique de Grande-Bretagne à Pékin (8 avril 1924).

La plupart des rapports soulignent le faible développement de l'industrie chinoise.

Les entreprises industrielles s'en tiennent encore en grande partie à des méthodes empruntées à l'industrie paysanne. La condition des ouvriers n'a guère évolué.

*Durée du travail.* A Shanghai elle est, dans les filatures chinoises, de quatorze heures effectuées sans interruption; de douze avec repos de quinze minutes, dans les filatures anglaises; d'un peu moins dans les filatures japonaises.

A Chang-Tcha, le travail de l'étaim dure de seize à dix-huit heures par jour, en hiver; de douze à treize en été.

• Dans la coiffure, on travaille quinze heures avec « parfois » des interruptions; dans la tonnellerie, de quatorze à quinze; moins dans le reste.

Dans la plupart des industries les ouvriers travaillent sept jours par semaine.

A Canton, la journée est de douze à onze heures.

A Tché-Fou, on travaille de onze à quinze heures dans les filatures de soie; de dix à douze heures dans le tressage de la paille.

A Tien-Tsin, dans certaines fabriques d'allumettes tous les ouvriers, y compris les enfants, travaillent de 4 heures du matin à 8 heures du soir. Dans les grandes fabriques, chaque équipe travaille douze heures.

En somme, la durée du travail n'est pas uniforme. Il est même des établissements où elle ne dépasse pas huit heures par jour. Pareilles différences se rencontrent non seulement d'une région à l'autre, mais d'une entreprise à l'autre, dans la même localité. Dans certaines régions, la main-d'œuvre ne se plaint pas des longues journées de travail.

Pour l'octroi des jours de repos, même absence d'uniformité. Les ouvriers des filatures de soie de Tché-Fou sont libres quatre fois par an, mais ceux des fabriques de filet pour chevelure jouissent généralement du repos dominical. A Kiou-Kiang, la pratique des jours de repos est inconnue; à Fou Tchéou les nombreuses fêtes publiques sont observées; ailleurs encore, deux jours de repos sont accordés par mois.

*Salaires.* A Canton, la fabrique d'allumettes de Wen Ming est un exemple typique des conditions actuelles. Les hommes touchent en général 15 dollars par mois. Les femmes et les enfants sont payés par jour et à la tâche. Les enfants peuvent gagner en travaillant rapidement 30 cents par jour; les femmes, le double, mais comme elles sont plus fréquemment malades, leur collaboration est plus aléatoire.

A la tannerie de la « Star Leather Company » le salaire maximum est de 20 dollars.

A Nankin, dans les deux entreprises qui méritent d'être mentionnées, un coolie reçoit de 6 1/2 à 8 dollars.

Dans les filatures de soie de Tchéou, un ouvrier moyen travaillant tous les jours du mois gagne à peu près 3,40 dollars-or (!!).

A Sing-Tsé, dans les vieilles industries purement chinoises, les ouvriers qualifiés gagnent 30 dollars par mois, l'ouvrier non qualifié 12.

A Ning-Po, les ouvrières non qualifiées gagnent de 4,50 à 6 dollars par mois, les ouvrières qualifiées le double.

*Travail des femmes et des enfants.* — Selon le consul général de Shanghai, « le travail des enfants n'est soumis à aucune restriction, et aussi bien dans les entreprises britanniques locales que dans les autres fabriques européennes ou chinoises, les enfants travaillent un nombre d'heures excessif, tant de nuit que de jour », jusqu'à quatorze heures parfois.

Le consul d'Amoi signale, du même point de vue, dans les districts ruraux, de nombreux « abus ». Des enfants travaillent, dans l'industrie de l'étaim, de 6 heures du matin à minuit, transportant parfois des charges beaucoup trop lourdes pour leurs forces.

La situation paraît être surtout détestable à Tsin-Tsin: Les fabriques y sont surpeuplées, mal ventilées et insalubres. Les organes de machines sont mal protégés et les enfants victimes d'incidents fréquents.

Dans certaines fabriques d'allumettes, de jeunes enfants travaillent de 4 heures du matin à 8 heures du soir. Il est rare que le travail soit interrompu le dimanche. Le régime d'apprentissage permet, dans les filatures et les fabriques d'allumettes, de faire travailler de jeunes garçons, dans de très mauvaises conditions de santé, sans leur payer de salaires réguliers.

Dans les fabriques de Pékin, les conditions sont semblables à celles de Tien-Tsin. Un ouvrier qui tombe malade n'a aucun recours contre son patron. La tuberculose et la trachome exercent de grands ravages.

Dans certaines fabriques, notamment dans les meuneries et les fabriques de filets pour chevelure, les conditions de travail sont, au contraire, tout à fait bonnes. D'une façon générale, l'hygiène est meilleure dans les grandes fabriques que dans les petits ateliers domestiques.

Parfois (à Tché-Fou, à Yunan-Fou) un congé payé de quatre semaines est accordé aux femmes en couches. Mais les rapports sont très avares de renseignements à ce sujet.

*Hygiène générale.* — Le consul de Tché-Fou signale les conditions d'hygiène comme abominables dans les filatures de soie.

Les ouvriers qu'on reconnaît immédiatement dans la foule à leur teint blême « travaillent, mangent et dorment dans les mêmes locaux ».

Le consul de Nankin signale, par contre, l'existence de fabriques où les conditions d'hygiène sont excellentes (notamment dans les établissements de l'« International Export Company »).

*Organisation syndicale.* — Elle n'est connue qu'à Shanghai où le mouvement syndical prit naissance en 1916, mais végéta jusqu'en 1919, pour prendre, à cette date, une grande extension (il réunit actuellement un effectif total de 84,000 ouvriers), à Canton, à Chang-Téou et, dans une faible mesure, à Amoi et à Kharbine. Dans toute la Chine, par contre, subsistent d'anciennes corporations ouvrières. Le consul de Chang-Tcha donne une liste de conventions collectives conclues entre les patrons et les ouvriers dans diverses industries corporatives.

## ARABIE

### L'Arabie et l'Islam

*D'après un article de Kenneth William*: L'Arabie et l'Islam, dans *The Contemporary Review* de janvier 1926.

La situation en Arabie s'est cristallisée de façon suffisante pour qu'un ou deux faits en émergent avec netteté. Nul doute qu'Ibn Sacud, sultan du Nedjd et des Wahabites, ne soit aujourd'hui le maître de la péninsule arabique, bien qu'à Jeddah Ali, roi du Hedjaz,

maintienne toujours une existence précaire et bien que l'Imam Yehia règne toujours dans l'Yémen. On le dit du reste en bons termes avec Ibn Saoud (1).

La reconnaissance du pouvoir de ce dernier est démontrée par les missions qui ont récemment visité l'Arabie : l'une, britannique, à la tête de laquelle se trouvait Sir Gilbert Clayton, devait discuter la question de la frontière entre le Nejd et la Transjordanie ; les autres, musulmanes, étaient venues d'Égypte et d'Inde à la Mecque et à Riyadh, capitale du Nejd, pour discuter le problème de l'administration future des Lieux-Saints de l'Islam et probablement aussi celui du Califat.

La première mission était d'ordre purement politique ; les renseignements précis au sujet des résultats obtenus font encore défaut ; on sait seulement que la Grande-Bretagne ne s'intéresse plus en aucune façon à l'Hedjaz, dont une partie a été conquise par Ibn Saoud, l'autre annexée à la Transjordanie.

Parlons des secondes missions, purement musulmanes. Elles étaient ostensiblement de caractère exclusivement religieux. Si elles arrivent à des solutions définitives qu'elles pourront imposer au monde musulman, Ibn Saoud passera à la postérité comme un des plus grands hommes de l'Islam. Car, si l'opinion de quelqu'un prévaut, ce sera sûrement la sienne.

D'autre part, l'Islam est, il est vrai, très sérieusement divisé. Mais là aussi, comme au sein du christianisme, on aspire à l'unité ; nombreux sont les musulmans qui maintiennent que le monde mahométan ne sera sauvé que par un retour aux premiers principes de l'Islam, à la simple foi du désert. Or, les Wahabites sont justement, ou du moins le prétendent, restés fidèles à ces premiers principes.

Ibn Saoud sera-t-il ce sauveur ?

Malheureusement pour lui, ses antécédents sont suspects. L'Islam n'a pas encore oublié frisson d'horreur provoqués par les excès des Wahabites au début du siècle dernier. Il y a de cela quelques mois, le bruit a couru que Médine, la ville sainte, avait souffert du feu d'artillerie des guerriers du Nejd, que le tombeau même de Mahomet avait été endommagé. Ce bruit était faux, mais, il n'en eut pas moins des répercussions très fâcheuses pour Ibn Saoud aux Indes, en Perse et ailleurs. En Perse, le gouvernement de Téhéran prescrivit un jour de jeûne, lequel fut observé ; à Basra (Irak) des processions de protestation furent organisées. Le roi d'Égypte fut le seul à aller s'enquérir aux sources mêmes : Fuad I<sup>er</sup> fit demander à Ibn Saoud si la nouvelle était vraie et reçut un démenti catégorique. En tous cas, les manifestations qui eurent lieu et qui s'inspiraient de la façon dont les Wahabites avaient traité Médine en 1810 sont hautement significatives.

Et pourtant, il n'est nullement certain que le nouveau mouvement musulman puritain (wahabite) ait le même sort que ses prédécesseurs, c'est-à-dire n'aboutisse à rien. D'abord, l'homme qui est à l'heure qu'il est à la tête de ce mouvement de renaissance religieuse, est un homme exceptionnellement intelligent : il est ardemment convaincu de la vérité des doctrines puritaines, mais il prête l'oreille à l'opinion du monde musulman bien plus que ses ancêtres, lesquels piétinaient sans façon les sentiments des musulmans moins rigoristes. Il est très vraisemblable que rien ne serait plus agréable à ses adhérents que de se ruer sur Médine et de désacrer le tombeau du Prophète, considéré par eux comme une relique de l'idolâtrie ; mais Ibn Saoud ne les laissera pas faire. Il a autre chose en vue : il veut unifier l'Arabie du point de vue politique et du point de vue religieux. Les campagnes de ses ancêtres n'avaient en vue que la destruction ; Ibn Saoud est un constructeur. Autre considération encore : on ne voit pas le chef musulman qui prendrait les armes contre Ibn Saoud.

Ce ne seraient, en tous cas, ni Mustapha Kémal, le Turc, ni Riza Khan, le Persan, qui ont les mains trop pleines chez eux. Ibn Saoud n'a pas son pareil dans le monde musulman.

Enfin, l'Islam est aujourd'hui divisé en deux camps : le réactionnaire, le matérialiste. Or, les réactionnaires ont beaucoup de sympathie pour les Wahabites, alors qu'aucune Puissance musulmane matérialiste n'ira se dépenser dans les sables d'Arabie centrale.

Aussi Ibn Saoud occupe-t-il en Arabie une position virtuellement inexpugnable. Il a les mains libres pour faire de l'Islam à peu près ce qu'il veut. Il domine toute la péninsule de la mer Rouge au

golfe Persique. Le temps sert ses intérêts, il est à peu près certain que personne ne viendra se jeter au travers de ses plans. Il a entre les mains une occasion unique. La question se pose dès lors : y a-t-il dans le Wahabisme un élément pouvant régénérer l'Islam ? Ceux qui prient Allah dans les déserts du Nejd sont-ils à même d'apporter aux Musulmans des bords du Nil, de l'Euphrate et du Gange une force revivifiante ?

La réponse est incertaine. D'une façon générale, l'Histoire a été plutôt dure pour les systèmes basés sur le puritarisme. L'Islam a eu plus d'une fois à faire face à ces fanatiques qui prétendaient s'en tenir à la lettre du culte : il a toujours fini par en venir à bout. Le Hedjaz a plus d'une fois succombé sous l'invasion — pour se redresser plus tard. Le wahabisme ne serait-il alors qu'un produit du désert qui l'a engendré, incapable de se reproduire hors de ses confins ?

On hésite à répondre. Supposons cependant qu'Ibn Saoud continue à tenir les Lieux Saints musulmans, que les pèlerinages à la Mecque se multiplient sans encombre (un a déjà eu lieu sous son régime). Qu'arrivera-t-il si chaque *hadji* (pèlerin) est favorablement impressionné par les rites et les procédés wahabites ? Qui nous garantit que, dans quelques années, le Nejd n'occupera pas, dans le monde islamique, la place qui était celle de la Turquie autrefois ? La Turquie était vénérée jadis parce qu'elle était le principal Etat musulman indépendant et parce qu'elle détenait la clé des Lieux-Saints. Aujourd'hui, le Nejd est indépendant et le Nejd détient la clé de la Mecque. Une partie de la vénération qui autrefois allait aux Ottomans pourra fort bien passer aux sultans de Riyadh.

La question se pose encore si l'Islam était prêt à revenir aux « premiers principes » de la religion de Mahomet. Il y a 250 millions de Musulmans dans le monde. En Europe, on est enclin à considérer comme le véritable Islam celui qui fournit le plus de « copie » aux journaux et dont les adhérents sont particulièrement empressés à renoncer à des coutumes séculaires. Mais il y a beaucoup d'autres musulmans : ceux de Java, dont certains observateurs attendaient une renaissance islamique : ceux dont le nombre ne cesse d'augmenter et qui se trouvent entre l'Ouest et l'Est de l'Afrique ; les millions qui habitent le Turkestan russe et le Turkestan chinois. Un très grand nombre de ces musulmans sont aussi inaccessibles aux influences occidentales que les Wahabites eux-mêmes. Il n'est nullement impossible qu'Ibn Saoud parvienne à gagner ces musulmans à sa son influence. Car, ce qu'il veut, c'est :

Rendre à ce qui fut la patrie de l'Islam l'autorité dont l'a revêtu le Prophète lui-même.

Faire rétrograder l'Islam d'un millier d'années.

Le sultan estime que la plupart des malheurs de l'Islam sont dus au fait que le Califat émigra d'Arabie. L'Arabie pour l'Islam, l'Islam pour l'Arabie : voilà le mot d'ordre des Wahabites.

Il y a là indubitablement rétrogression : elle n'en est pas moins possible. Le wahabisme veut faire revenir le Califat en Arabie, le revêtir de l'atmosphère spirituelle qui, dans sa forme la plus pure, ne se trouve qu'en Arabie. Telle est la situation.

L'Islam est à la croisée des chemins. Jusqu'ici le wahabisme a été dans son histoire un principe d'effervescence, de désordre. Mais, si le sultan du Nejd réussit à insuffler de la sagacité politique à la ferveur ardente et agissante des tribus sur lesquelles il règne, le Wahabisme pourra raffermir et fortifier l'Islam, le rendant plus apte à tenir tête aux ennemis qui aujourd'hui l'assaillent.

## Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique  
des idées et des faits

(1) Ibn Saoud a occupé Jeddah et Ali a abdiqué depuis que cet article a été écrit.

# CHRONIQUE NOTARIALE

A Vendre, à proximité de Dinant,

## Jolie Villa

4 pl. au rez de ch. et terrasse; 4 pl. étage, 2 mans., garage, eaux, électricité. Jardin 65 ares. Libre 1<sup>er</sup> avril.

S'adresser au notaire HOUYET, à Dinant.



MEUBLES — SIÈGES

Décoration  
intérieure

Louis De Clerck

BRUXELLES

48, Rue du Luxembourg

Téléphone 246.35

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.  
**PAREIN**

## A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

## E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES  
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports  
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -  
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -  
Ombres. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.



COMPTOIR  
D'OPTIQUE



## Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et-américaine. Exécution rapide  
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 48

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

COUVERTS  
**CHRISTOFLE**  
ORFÈVRERIE



EXIGEZ: CETTE MARQUE  
ET LE NOM

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177.87

# GASTON PHILIPS & C<sup>ie</sup>

## OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

## PAYEMENT DES COUPONS

## PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — Toutes opérations de banque et de change. — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

## BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352.02 Bureaux 303.88 — 319.92  
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES  
Compte chèques postaux n° 7983

POUR LE NETTOYAGE  
DE VOS APPARTEMENTS! *Employez*

## L'électro Aspirateur MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs.

DEMANDEZ-NOUS  
BROCHURE ET  
DÉMONSTRATION  
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU  
14, rue Saint-Christophe  
BRUXELLES

## Décoration

# G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR  
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE  
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3. Montagne du Parc BRUXELLES

### FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

## SALLE MOMMEN

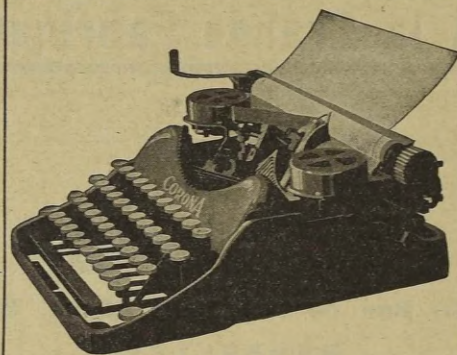
37, rue de la Charité, BRUXELLES

### EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.



## DES IDÉES & DES FAITS...

**Des idées :** Les constructeurs américains de la « CORONA » eurent les premiers l'idée de lancer une machine à écrire légère, donc plus pratique, et l'idée de la pourvoir d'un châssis en aluminium laminé, donc incassable.

**Des faits :** Merveilleusement perfectionnée, la Corona fut adoptée par tous les amis du progrès. Plus de 900,000 Corona sont actuellement en usage dans le monde entier, dont plusieurs milliers en Belgique.

Si vous voulez vous faire une IDÉE précise de la machine à écrire

### CORONA 4

et vous rendre compte du travail qu'elle FAIT, adressez-vous aux

Etablissements O. VAN HOECKE

45, Marché au Charbon

BRUXELLES

## Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

### BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,  
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.  
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek  
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

## MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie

Optique

Jumelles

Baromètres



Faces à main

Articles de luxe  
et  
ordinaires

Exécution soignée  
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



## Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :  
Longue rue Neuve, 107-111  
ANVERS

Succursale :  
Rue Théophile Roucourt, 2  
BEROHEM-Jez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —  
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —  
d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

# François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

## Tapis Persans

Visitez la superbe collection de  
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

# G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

## MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.  
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —  
Grand choix de livres de prières et de  
chapelets. — Imagerie religieuse. —  
Cachets de 1<sup>re</sup> communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

## J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone  
B 15911

BRUXELLES

Téléphone  
B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦

**CHOCOLAT****DU C ANVERS**LA GRANDE  
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous nos  
Gramophones et Disques*C'est le symbole de la suprématie*Demandez nos catalogues et l'adresse  
du revendeur le plus proche.**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**

BRUXELLES

171, boulevard Maurice Lemonnier

65, rue de l'Ecuyer

42, place de Meir. Anvers.

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES**"NUGGET"** fait luire

Toute teinte de cuir

Maison fondée en 1878. VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

**François VAN NES** Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE  
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES  
CHAPBLÉTS — ARTICLES DE BURBAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS  
**BENEZRA**

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.  
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —  
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS  
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES  
— — (imitation parfaite de l'Orient) — —  
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS